

# FéminÉtudes

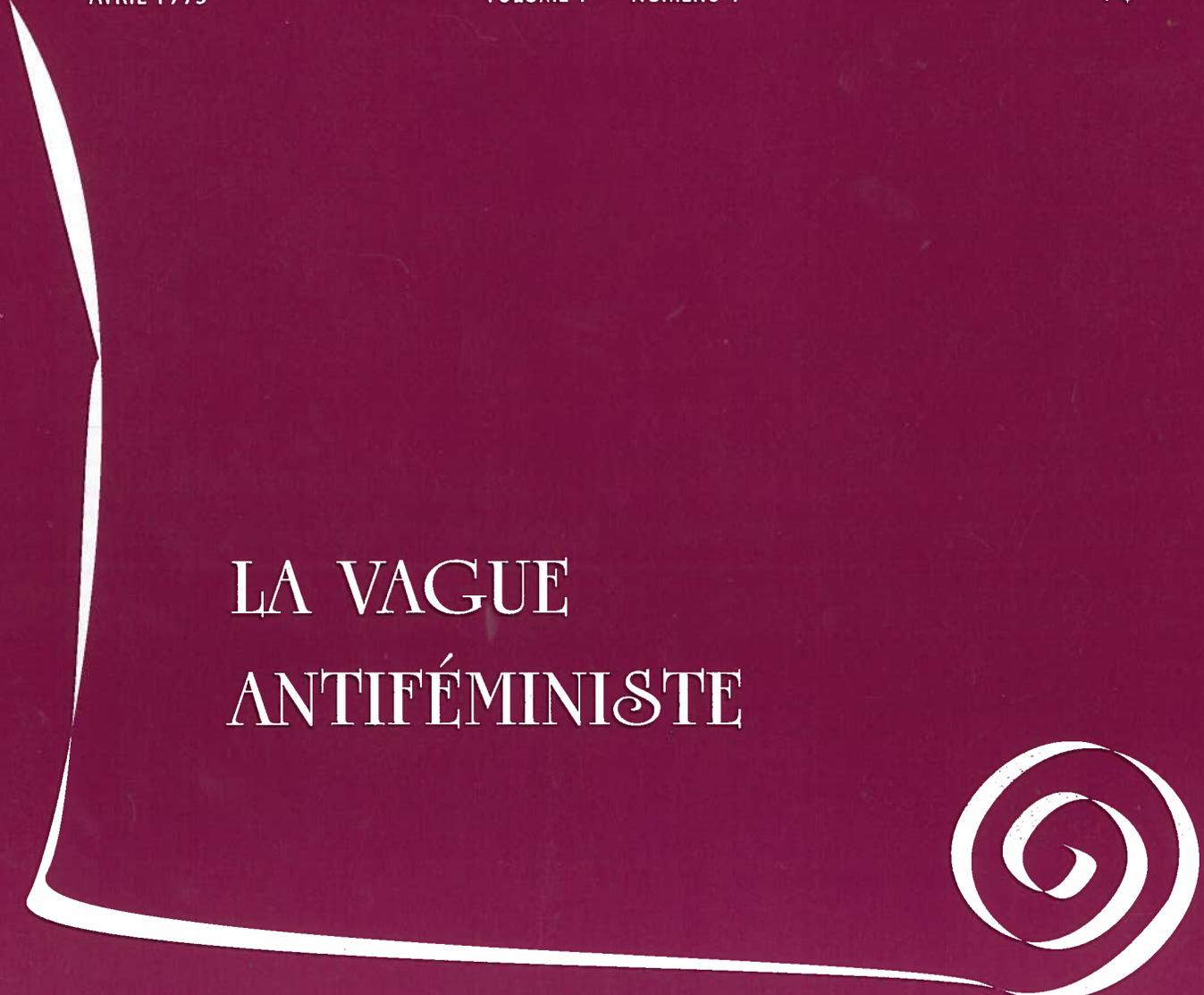


REVUE PUBLIÉE PAR L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES FÉMINISTES

AVRIL 1995

VOLUME 1 • NUMÉRO 1

1 \$



LA VAGUE  
ANTIFÉMINISTE



## SOMMAIRE

- 3 Audrey Côté  
**ÊTRE FÉMINISTE EN 1995... EST-CE NÉCESSAIRE ?**
- 4 Nathalie Larose  
**LE RÉSEAU DE TÉLÉVISION DES FEMMES : UN GHETTO ?**

### DOSSIER

- 5 Nathalie Larose et Sylvie Lamarre  
**FÉMINISTES DE L'UQAM, AGISSONS, MAIS PAS TROP !**
- 8 Catherine Gouveia  
**L'ART DE FAIRE DE SA FILLE UNE RÉPLIQUE DE BARBIE !**
- 10 Audrey Côté  
**DENISE BOMBARDIER OU LA DÉROUTE D'UNE ANTIFÉMINISTE**
- 14 Sylvie Lamarre  
**À QUI PROFITE LA COUVERTURE MÉDIATIQUE DE LA JOURNÉE DE « LA » FEMME ?**
- 17 Julie Bourgon  
**POUR PRÉVENIR ET NE PLUS AVOIR À GUÉRIR**
- 20 Véronique Pageau  
**LUCE ET MOI**
- 22 Isabelle Giroux  
**ANNE HÉBERT : LA QUÊTE D'UN PASSÉ OUBLIÉ**

### BRÈVES

- 19 La marche des femmes contre la pauvreté
- 23 Nouveautés à lire...
- 23 Solidarité féminine
- 23 ... et les infirmières

**FéminÉtudes** est une publication bi-annuelle de l'Institut de recherches et d'études féministes de l'Université du Québec à Montréal — **Comité de rédaction** : Audrey Côté (Études littéraires), Sylvie Lamarre (Études littéraires), — **Collaboratrices aux textes** : Julie Bourgon (Études littéraires), Isabelle Giroux (Études littéraires), Catherine Gouveia (Travail social), Nathalie Larose (Études littéraires), Véronique Pageau (Philosophie) — **Collaboratrices au sondage** : Julie Bourgon, Audrey Côté, Maybel Gelly, Catherine Gouveia, Sylvie Lamarre, Nathalie Larose — **Réalisation graphique** : Claude Dionne — **Page couverture** : Anne Deret — **Impression** : Services de reprographie de l'UQAM — **Tirage** : 500 exemplaires — **ISBN** : 2-9800466-6-3 — Avril 1995

## LE MOT DE L'IREF...

C'EST AVEC ENTHOUSIASME QUE NOUS ACCUEILLONS LA NOUVELLE REVUE « FÉMINÉTUDES » ! NOUS SOUHAITONS QU'EN PLUS DE FAVORISER L'INTÉGRATION DES PERSONNES INSCRITES AUX DEUX CONCENTRATIONS EN ÉTUDES FÉMINISTES, ELLE STIMULE L'INTÉRÊT POUR LES QUESTIONS FÉMINISTES AUPRÈS DE L'ENSEMBLE DE LA COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE.

Le féminisme a été et est toujours le lieu par excellence pour porter un regard critique sur la société, pour parler en tant que femmes de notre vision du monde. Le féminisme c'est un brin d'espoir, une solidarité entre femmes, dans cette conjoncture actuelle qui brise de plus en plus toute manifestation collective.

À l'UQAM, les études féministes ont leur place ! La création de l'Institut en 1990 prouve bien le dynamisme des professeures, des chargées de cours, des étudiantes, des professionnelles pour donner une plate-forme plus large aux études féministes.

*FéminÉtudes* constitue à nos yeux une tribune d'échanges, de réflexions et de discussions sur les enjeux du féminisme pour la nouvelle génération. Et le dynamisme qui a permis aux étudiantes de mener à bien ce projet nous permet de croire en cette relève nécessaire pour la poursuite des travaux de recherches et d'études féministes faisant l'objet de la mission de l'IREF.

Jacqueline Lamothe  
directrice

Lorraine Archambault  
agente de recherche  
et de planification

N'EST-CE PAS DÉMODÉ, VOIRE

# ÊTRE FÉMINISTE EN 1995...

RÉTROGRADE DE CONSIDÉRER LE

## EST-CE NÉCESSAIRE ?

FÉMINISME IMPÉRATIF À

par Audrey Côté

L'ÉVOLUTION DE LA SOCIÉTÉ

QUÉBÉCOISE ? VOILÀ DES QUESTIONS

QUE CERTAINES, CERTAINS D'ENTRE

VOUS ONT DÛ FORMULER AVANT

D'OSER ENTREPRENDRE LA LECTURE

DE « FÉMINÉTUDES ». LE PROJET

D'UNE REVUE FÉMINISTE À L'UQAM

A VU LE JOUR EN AVRIL DERNIER

ALORS QUE LA CÉLÈBRE MILITANTE

FRANÇAISE, BENOÎTE GROULT,

RÉPONDAIT À L'INVITATION DE

L'INSTITUT DE RECHERCHES ET

D'ÉTUDES FÉMINISTES (IREF). VENUE

AU QUÉBEC POUR LA PROMOTION DE

SON DERNIER OUVRAGE, « CETTE

MÂLE ASSURANCE », CELLE-CI EN A

PROFITÉ POUR DÉPLORER LA

DISPARITION DE PUBLICATIONS À

CARACTÈRE FÉMINISTE AU QUÉBEC,

MANIFESTEMENT À L'AVANTAGE DES

MAGAZINES FÉMININS PERPÉTUANT

LES STÉRÉOTYPES DE LA FEMME

BELLE, DOCILE, MATERNELLE ET DE

LA MÉNAGÈRE.

De là, s'est affirmé le désir de créer un lieu de réflexion et d'expression pour celles qui refusent de se résigner aux assertions apocalyptiques du discours ambiant. Non, le féminisme n'est pas mort. Abasourdi, certes, car ses adhérentes doivent le porter à contre-courant et braver l'idéologie antiféministe qui sévit actuellement, mais toujours vivant, à preuve la naissance de l'IREF et celle de la présente revue en pleine période dite postféministe, pour ne citer que ces exemples. Mais, surtout, le féminisme doit survivre

pour toutes les femmes. Aujourd'hui, soit presque un an après l'étincelle, le rêve qu'alluma en nous Benoîte Groult voit sa concrétisation. Notre revue doit beaucoup au dynamisme empressé de M<sup>me</sup> Jacqueline Lamothe, directrice de l'IREF, et au soutien constant de M<sup>me</sup> Lorraine Archambault, agente de planification.

Le recul du féminisme et la progression de l'antiféminisme constituent les thèmes privilégiés du dossier de notre premier numéro. D'abord, nous avons sollicité certaines d'entre vous, toutes disciplines et idéologies confondues, afin de réaliser un sondage sur la perception du féminisme à l'UQAM. Sylvie Lamarre et Nathalie Larose l'ont analysé et nous présentent des résultats forts étonnants qui

viennent même justifier l'existence de *FéminÉtudes* dans notre université. Ensuite, Catherine Gouveia nous expose le phénomène ahurissant de l'engouement de nos voisins du Sud pour les concours de beauté pour fillettes. Pour ma part, je me suis intéressée au discours de Denise Bombardier, apparemment en étroite corrélation avec le discours antiféministe américain décrit par Susan Faludi dans *Backlash : la guerre froide contre les femmes*. Enfin, Sylvie Lamarre nous dresse un bilan des plus inquiétants de la couverture médiatique généralement réservée à la Journée internationale des femmes.

Espérant que *FéminÉtudes* gagne de nombreuses et nombreux adeptes. Bonne lecture ! ♦

## NOS PAGES VOUS ATTENDENT

Nous cherchons des collaboratrices et collaborateurs, autant au niveau de la rédaction d'articles ou de chroniques que de l'illustration (dessin, photographie ou autres) et du marketing (recherche de commanditaires, distribution, publicité). Tous les courants d'idées féministes, tous les genres littéraires et tous les styles seront considérés puisque nous tenons à ouvrir les débats et élargir les horizons. Si vous êtes intéressé-e-s à vous joindre à nous, laissez-nous un message au (514) 987-6587 ou écrivez-nous à l'adresse ci-dessous. Nous serions également heureuses de recevoir vos commentaires et suggestions.

**FéminÉtudes**

a/s Institut de recherches et d'études féministes  
C.P. 8888, Succ. Centre-Ville  
Montréal (Québec) - H3C 3P8

# LE RÉSEAU DE TÉLÉVISION

VOUS DIT QUELQUE CHOSE ?

## DES FEMMES : UN GHETTO ?

PEUT-ÊTRE EN AVEZ-VOUS ENTENDU

par Nathalie Larose

PARLER À L'ÉMISSION « LE POINT » DE

RADIO-CANADA LE 15 JANVIER

DERNIER. IL S'AGIT D'UN NOUVEAU

CANAL TÉLÉ ACCESSIBLE UNIQUEMENT

SI VOUS VIVEZ DANS UNE PROVINCE CANADIENNE AUTRE QUE LE QUÉBEC ET SI VOUS ÊTES ABONNÉ-E-S AUX SERVICES DE CÂBLODISTRIBUTION.

Ce nouveau réseau entièrement conçu et réalisé par des femmes a pour but de présenter une nouvelle approche de l'actualité et de la fiction télévisuelle. Malheureusement, il semble que les Québécois et Québécoises considèrent ne pas avoir besoin d'une telle innovation. En effet, un sondage aurait révélé que ce genre de concept ne plaît absolument pas aux Québécois-e-s parce qu'il serait « ghettoïsant ». Ainsi, même si les dirigeantes du réseau privilégient la décentralisation des médias et ont choisi de réaliser leur projet au Manitoba plutôt qu'à Toronto, et ce afin de donner une voix à toutes les Canadiennes, on croit qu'il s'agit là d'un phénomène « refermé sur lui-même » (définition du mot ghetto dans le Larousse). De plus, malgré le fait que ces mêmes dirigeantes aient décidé d'éliminer les émissions de jardinage, de cuisine et de mode dans le but d'élargir le champ de préoccupations de ce réseau de télé au féminin, on considère que ce projet est un lieu de retranchement que certaines femmes fréquentent pour « se couper du reste de la société » (toujours la même définition du mot ghetto).

Moi, je me questionne. On débourse chaque mois un petit magot pour avoir accès à une foule de canaux spécialisés : le réseau des sports, celui de l'actualité, celui de la musique et des vidéoclips, le canal famille, le canal consommation, le canal cinéma, le canal ésothérisme, le canal des petites annonces, enfin, vous me suivez... Pourquoi refuse-t-on la diffusion d'un poste de télévision au féminin ? J'avoue avoir de la difficulté à percevoir la différence qui existe entre la super-spécialisation du réseau des sports et celle du réseau de télévision des femmes. Personnellement, je ne vois pas en quoi l'un serait plus « ghettoïsant » que l'autre. Il s'agit, dans les deux cas, de postes spécialisés dans leur approche respective. Le problème, il me semble, réside dans le fait que l'on refuse, dans toute cette panoplie de spécialisations télévisuelles, une seule approche, soit celle d'un regroupement de femmes préoccupées par les communications. Je me questionne...

Enfin, puisqu'il ne s'agit pas ici d'être pamphlétaire mais plutôt de tenter une approche constructive du questionnement, j'aimerais rappeler que nous avons, en tant que consommatrices et consommatrices de câblodistribution, le droit de faire connaître nos besoins en matière télévisuelle. Un petit coup de fil au service de la programmation du câblodistributeur, une petite suggestion au sujet de la Women's Television Network, et voilà. Peut-être le sondage n'était-il au fond

pas tout à fait représentatif des besoins ou désirs télévisuels des Québécois et Québécoises, qui sait ? ♦

- VIDÉOTRON — administration générale : (514) 281-1232.

### AVIS DE RECHERCHE

Une étudiante à la maîtrise en sociologie de l'UQAM recherche, pour entrevues, des femmes nées au Québec, âgées de 44 à 54 ans, dont la mère est morte en couche ou de toutes autres maladies ou complications liées à la grossesse, et qui étaient âgées de 10 à 16 ans au moment de la mort de leur mère. Veuillez laisser vos coordonnées au numéro suivant : (514) 388-9616.

PUISQUE NOUS AVONS PERÇU, À

# FÉMINISTES DE L'UQAM,

TRAVERS LE DISCOURS MÉDIATIQUE

## AGISSONS, MAIS PAS TROP!

ENTRE AUTRES, UNE DÉSAGRÉABLE

par Nathalie Larose et Sylvie Lamarre

VOLONTÉ DE RETOURNER AUX

MODÈLES TRADITIONNELS, D'UNE

PART, ET PUISQUE, D'AUTRE PART, IL

SEMBLE QUE LE MOUVEMENT

FÉMINISTE DES ANNÉES 70 DOIVE ENDOSSER LE POIDS DE SON SOI-DISANT EXCÈS, NOUS DÉSIRONS, PAR L'ENTREMISE DE « FÉMINÉTIJES », RELANCER LE DÉBAT FÉMINISTE À NOTRE FAÇON, COMPTE TENU DU CONTEXTE SOCIAL ACTUEL ET DES ACQUIS DONT NOUS JOUISSONS QUI SONT, DISONS-LE, LE FRUIT DU COURAGE DES FÉMINISTES QUI NOUS ONT PRÉCÉDÉES.

Renouveler le féminisme. Mais que voulons-nous au juste ? Que craignons-nous ? Quelles sont nos déceptions ? Dans le but de répondre à ces questions ou, du moins, dans le but d'ouvrir des pistes de réflexion, nous avons réalisé, entre le 20 janvier et le 20 février 1995, un sondage auprès de 70 étudiantes de l'UQAM choisies au hasard. Nous tenterons ici de dresser un tableau global de leurs opinions en assaisonnant le tout de quelques chiffres et de quelques commentaires.

Nous tenons à préciser toutefois que, bien que nous ayons effectué l'analyse le plus méthodiquement possible, ce sondage ne prétend pas à la scientificité!

♦♦♦

**Question 1 : Croyez-vous que le féminisme ait encore sa raison d'être dans notre société actuelle ? Si oui, quels devraient être ses objectifs ? Si non, pourquoi ?**

Seulement 23 % des répondantes estiment que le féminisme n'a pas sa raison d'être car, selon deux tiers d'entre elles, il aurait exagéré dans ses revendications.

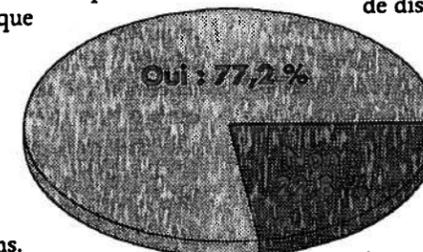
Ces dernières lui reprochent surtout l'extrémisme des années 70, perçu comme un désir de supériorité, et l'instauration d'un sexisme inversé. Par ailleurs, une répondante évoque la détérioration des rapports hommes-femmes et une autre croit que le féminisme désire transformer les femmes en hommes. Le dernier tiers des réponses négatives (8 %) décrie tout simplement l'inutilité du féminisme puisque les femmes auraient déjà accédé à l'égalité des droits et des possibilités.

Par contre, le mouvement des femmes est toujours jugé nécessaire par 77 % des participantes (proportion qui peut sembler étonnante ou à contre-courant en période dite postféministe, mais qui rejoint les résultats des sondages américains<sup>2</sup>). Ces dernières estiment, pour la plupart, qu'il devrait se consacrer en priorité à la promotion de l'égalité des femmes ; parmi elles, certaines évoquent plus précisément le partage équitable du

travail domestique (7 %) et l'équité en matière d'emploi (33 %), autant au niveau des salaires que des services de garderie. En deuxième lieu, elles ont exprimé le désir de le voir s'attaquer aux problèmes de discrimination et de

sexisme dans les institutions scolaires et à l'intérieur même de la cellule familiale (11 %).

Enfin, certaines tiennent à ce que le féminisme protège les acquis dont nous avons hérité (9 %), défende les droits des femmes (5 %) et les protège des injustices (7 %). D'autres préoccupations ont été également soulevées : la diffusion de l'information (7 %), l'établissement d'actions concrètes (4 %), l'élaboration de meilleurs rapports entre les hommes et les femmes (4 %), la nécessité de redéfinir le féminisme (2 %) et d'atteindre l'autonomie (2 %).



1. Tout au long de ce texte, les pourcentages en caractères gras indiqueront des résultats calculés sur le nombre total de répondantes ; les autres rapporteront des pourcentages calculés sur une portion de l'échantillon, selon la question alors étudiée.

2. « [...] in national surveys 75 to 95 percent of women credit the feminist campaign with improving their lives, and a similar proportion say that the women's movement should keep pushing for change. » [Susan Faludi. Backlash. The Undeclared War against American Women. New York, Crown Publishers, 1991, p. XV]

Ces résultats se veulent le reflet des préoccupations d'étudiantes qui se préparent au marché du travail, dont les deux tiers ont moins de 26 ans, ce qui explique sans doute l'intérêt prononcé pour les problèmes relatifs au travail (salaire comme domestique), mais n'y a-t-il pas lieu de s'interroger sur le fait que seulement trois participantes — sur 70 — ont fait allusion à la violence conjugale ou au harcèlement alors qu'il s'agit de phénomènes répandus et fortement médiatisés ? Les étudiantes universitaires sont-elles à ce point privilégiées ou coupées du monde pour ne pas être touchées, ou du moins concernées, par la violence ou le harcèlement ? À moins que cette occultation ne corresponde à cette éternelle loi du silence qui entoure, trop souvent encore, ce genre de problèmes ? Le même questionnement survient aussi en ce qui concerne la pauvreté des femmes qui n'a été mentionnée que deux fois.

♦♦♦

**Question 2 : Diriez-vous que vous êtes féministe ? Si oui, pourquoi ? Si non, pourquoi ?**

À cette question, 60 % ont répondu affirmativement. Même en appliquant une bonne marge d'erreurs à ce résultat, nous pouvons affirmer que la majorité des participantes se considèrent féministes. Encore une fois, il s'agit d'un résultat étonnant en période de *backlash*. D'autant plus que, parmi celles qui répondent négativement, environ une sur cinq se déclare pour l'égalité des sexes, mais hésite à s'identifier comme féministe parce qu'elle ne milite pas, tout simplement.

Une autre surprise vient du fait que les plus jeunes (les 16-25 ans) se disent féministes dans une bien

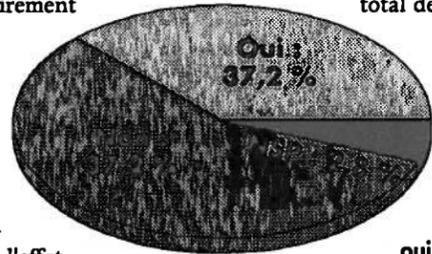
plus grande proportion que celles de tous les autres groupes d'âge réunis. En effet, 52 % de ces dernières se considèrent féministes, contre 64 % chez les 16-25 ans. Nous notions d'ailleurs un phénomène semblable pour la question précédente relative à la nécessité du féminisme, et avec même un écart plus grand : 85 % chez les 16-25 ans contre seulement 61 % chez toutes les autres réunies. Ces différences s'expliquent peut-être par le fait que notre échantillon présente une disproportion entre les deux groupes : il n'y a, effectivement, que 23 répondantes de plus de 25 ans (soit environ le tiers de l'échantillon).

Il n'en reste pas moins que les chiffres relatifs aux 16-25 ans surprennent. L'explication résiderait-elle dans le fait que ces jeunes femmes n'ont pas vraiment connu le féminisme des années 70 et n'ont pu, contrairement à leurs aînées, être déçues par celui-ci ? Mais, surtout, comment se fait-il qu'elles démentent l'opinion répandue à l'effet que les jeunes, comblées par les acquis de leurs mères, ne sentent plus le besoin ou n'ont plus besoin de revendiquer ? Car une chose est claire ici : les jeunes femmes sont, en majorité, conscientes de discriminations et d'injustices commises à leur endroit, en somme que tout n'est pas gagné pour elles.

Cependant, l'étiquette féministe semble tout de même faire peur. En effet, bon nombre des étudiantes s'avouant féministes précisent qu'elles ne sont pas « extrémistes » (29 %) alors que 38 % de celles qui ne se disent pas féministes ne veulent pas l'être en raison de ce même extrémisme. Donc, au total, environ

le tiers des répondantes ne veulent pas être identifiées à un mouvement perçu comme extrémiste.

Enfin, les étudiantes qui s'avouent féministes le sont pour les mêmes raisons invoquées à la question 1 à propos de la nécessité du féminisme. En revanche, 40 % des non-féministes ont ici davantage tendance à déplacer le problème au niveau individuel : soit il reviendrait à chacune de faire sa place, soit elles ne se sont jamais senties victimes d'injustices ou de discrimination, soit elles sont indifférentes. C'est d'ailleurs dans cette ligne de pensée que se retrouvent la majorité de celles qui ont répondu affirmativement à la question 1 et négativement à la question 2, comme si elles échappaient à la condition féminine (ou voudraient y échapper ?). Aussi, nous retrouvons ici un plus grand pourcentage d'étudiantes qui croient l'égalité acquise (33 % ou 11 % du nombre total de répondantes).



**Question 3 : Croyez-vous qu'il y ait un recul du féminisme ? Si oui, selon vous, à quoi cela est-il attribuable ?**

L'analyse de cette dernière question s'est avérée plus complexe parce qu'une foule de causes ont été émises par celles qui tentaient d'expliquer un recul du féminisme, mais, surtout, nous avons remarqué que quelques réponses affirmatives ont suscité des commentaires qui rejoignaient ceux émis avec les réponses négatives.

Par exemple, il y a autant de *oui* que de *non* (4 % chacun) chez celles qui estiment que nous sommes en période d'adaptation suite aux progrès apportés par le féminisme ; autrement dit, une même cause est interprétée de deux manières différentes. Peut-être y avait-il ambiguïté dans notre question.

Quoi qu'il en soit, nous constatons que la majorité des répondantes ne croient pas que le féminisme ait reculé (57,1 %). En ce qui concerne les commentaires émis avec les réponses positives (37,2 %), nous les avons regroupés en deux grandes catégories : les causes relatives à la conjoncture sociale, c'est-à-dire extérieures au féminisme ou à son image, et les causes imputées au féminisme, mais dont il est plus ou moins responsable.

Parmi les causes relatives à la conjoncture sociale (19 % des réponses positives), nous retrouvons autant de causes différentes que de réponses ; il est évoqué alors

l'instabilité sociale, le désengagement généralisé dans la population, le courant néo-libéral (ou néo-conservateur ?) ou le fait que le féminisme soit moins médiatisé, etc.

On trouve, dans l'autre catégorie, 69 % des causes évoquées pour tenter d'expliquer le recul du féminisme ; causes qui se partagent en deux grands motifs. D'abord, le fait que les femmes estimeraient la lutte gagnée ou ne verraient plus la nécessité de lutter, vu les améliorations apportées à leur condition, ressort nettement (46 % ou 17 % des répondantes). Le deuxième motif a trait à l'étiquette négative ac-

colée au féminisme ou à son image (38 % ou 14 % des répondantes) dont celui-ci est plus ou moins responsable car elles découlent, pour une bonne part, de l'influence des médias : on mentionne alors son extrémisme, le fait qu'il soit en haine contre les hommes et responsable de la crise du couple, la peur des réactions de l'entourage en s'affichant féministe (dont l'imputation possible de l'étiquette de lesbiennes ou d'enragées), etc.

**Conclusion**

Ce sondage reconforte l'équipe de *FéminÉtudes* à l'aube du lancement de son premier numéro. En effet, il nous permet de penser que notre revue sera bien accueillie puisqu'une majorité d'étudiantes (77 %) croient toujours à la nécessité d'une action féministe, et la plupart d'entre elles se déclarent d'ailleurs féministes. Cependant, il faudra apparemment, pour plaire à toutes, tenir des propos modérés, c'est-à-dire ne pas exagérer dans nos revendications et ne pas verser dans l'extrémisme (extrémisme dont la nature exacte nous est rarement spécifiée, comme s'il s'agissait d'un lieu commun aux caractéristiques très floues).

Agissons, mais pas trop ! Voilà le slogan qu'il faudrait adopter ; slogan tout à fait adapté aux femmes submergées par la vague antiféministe ! Mais où se situe la ligne de démarcation entre l'action et l'exagération ? Et que serait le féminisme sans revendications ? De plus, la provocation qui a parfois constitué la stratégie de certaines féministes n'a-t-elle pas le don de susciter l'attention, les questionnements et les débats ?

*FéminÉtudes* ne la cherchera pas à tout prix, mais elle ne compte pas s'en priver au besoin. D'ailleurs, ce souci de ne pas « déranger » ne correspondrait-il pas à un vieux fond de soumission ? Et il cache, peut-être, cette peur indicible de la réprimande, inhérente à la position des classes dominées. ♦

SONDAGE SUR LE FÉMINISME À L'UQAM			
GROUPES D'ÂGE	16-25	26 et +	TOTAL
NOMBRE DE RÉPONDANTES	47	23	70
<b>Question 1 : Croyez-vous que le féminisme ait encore sa raison d'être dans notre société actuelle ?</b>			
OUI	57,1 %	20,1 %	77,2 %
NON	10,0 %	12,8 %	22,8 %
INDÉCISES	—	—	—
<b>Question 2 : Diriez-vous que vous êtes féministes ?</b>			
OUI	42,9 %	17,1 %	60,0 %
NON	22,9 %	14,3 %	37,2 %
INDÉCISES	1,4 %	1,4 %	2,8 %
<b>Question 3 : Croyez-vous qu'il y ait un recul du féminisme ?</b>			
OUI	22,9 %	14,3 %	37,2 %
NON	41,4 %	15,7 %	57,1 %
INDÉCISES	2,9 %	2,9 %	5,8 %

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, L'ACTION

# L'ART DE FAIRE DE SA FILLE

FÉMINISTE EST PERÇUE COMME

## UNE RÉPLIQUE DE BARBIE!

ÉTANT RÉVOLUE, COMME AYANT

par Catherine Gouveia

GAGNÉ TOUTES SES LUTTES MENÉES

DE FRONT, COMME N'AYANT PLUS SA

PLACE DANS LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

POUR PLUSIEURS, LE MOUVEMENT DES FEMMES A PERMIS À LA GENT FÉMININE D'ACCÉDER À TOUS LES DOMAINES DONT ELLE SE TROUVAIT EXCLUE ET DE SE PRÉVALOIR DES AVANTAGES ET PRIVILÈGES RELATIFS À L'ÉGALITÉ DES SEXES. DE FAIT, POUR UN GRAND NOMBRE D'INDIVIDUS, AUTANT HOMMES QUE FEMMES, NOUS VIVONS DANS UNE SOCIÉTÉ ÉGALITAIRE OÙ LES DEUX SEXES ONT LES MÊMES OPPORTUNITÉS.

Il ne faut effectivement pas dénigrer les acquis. Depuis les années 70, où l'émancipation était à l'agenda d'un grand nombre de femmes occidentales, la condition féminine connut un avancement certain; plusieurs inégalités servirent de motifs à de multiples revendications menant à des changements effectifs. Néanmoins, il ne faudrait pas nous asseoir sur nos lauriers et prétendre qu'il n'y a plus aucun travail à faire concernant l'amélioration de la condition féminine. Dans plusieurs domaines, les femmes ne jouissent pas des mêmes prérogatives que les hommes; l'égalité salariale en étant un exemple. Lorsque les choses commencent à être prises pour acquises, il y a danger de stagnation et même de retour en arrière, d'où la pertinence de rester vigilantes et d'assurer la continuité du travail entrepris par nos mères. Dans cette perspective, le mouvement des

femmes et son action se doivent d'être perpétués, tout en s'ajustant aux nouvelles réalités sociales.

Les effets pervers du relâchement de la conviction féministe se font sentir. Un exemple concret de ce recul concerne les concours de beauté. En effet, nous' pensions que c'en était terminé de cet étalage d'attributs physiologiques, ces dandinements frivoles, ridicules et superficiels, que la femme pourrait enfin être considérée et s'apprécier elle-même pour autre chose que ses mensurations. Malheureusement, nous tombâmes sur un article présentant l'engouement de nos voisins du Sud pour les concours de beauté... pour petites filles!!!

Imaginez : des fillettes sont prises au berceau et trimbalées d'une scène à l'autre, d'un accoutrement à l'autre, d'une séance de coiffure et de maquillage à l'autre, et ce, dans le but d'être la plus coquette de toutes. Des bébés, dès l'âge de six mois, ridiculement accoutrés, étouffant sous les froufrous et les paillettes essaient de se pavaner (les plus jeunes tenues en équilibre par leur mère) devant les juges, de souffler des baisers et de sourire afin de mériter le grand prix qui peut parfois être un voyage ou une voiture. Quelle chance! Un jouet multicolore et aussi bruyant que possible ne s'avérerait-il pas plus convenable? Eh bien non, car on demande à ces fillettes d'agir comme des adultes et d'avoir l'air aussi idiotes que des Miss Bikinis bronzées. De toute façon, ces con-

cours sont gagnés pour les mères qui se démènent à inculquer à leur enfant la primauté de l'apparence. Il est donc normal de leur offrir une voiture pour souligner leur dévouement à la perpétuation de stéréotypes sexuels.

Tous les moyens sont bons pour faire de sa fille une réplique en chair et en os de notre chère Barbie. Rien n'est trop beau ni trop cher. De fait, les crèmes à bronzer et maquillages, les postiches, peroxydes et teintures pour les cheveux sont les alliés par excellence des mères des participantes, sans compter les cours de mannequin, de diction et de danse...

Il en coûte jusqu'à 1 000 \$ pour s'inscrire à ces concours. À cette somme il faut ajouter le coût des vêtements (une robe coûtant un minimum de 400 \$), des cours, des séances de maquillage et de coiffure, les frais d'hôtel, de nourriture, de déplacement, etc. Ne serait-il pas plus judicieux d'investir dans l'éducation de ces fillettes plutôt que de leur inculquer que celle qui n'est pas belle, gentille et obéissante est une perdante? En effet, plusieurs mères grondent et vont même jusqu'à battre celle qui les a déshonorées en pleurant sur scène, en se promenant d'un air hargné causé par la fatigue ou en restant figée sur place, trop intimidée pour prononcer son discours ou pour effectuer ses petits pas.

Le bébé le plus beau, ayant la personnalité la plus adorable et le visage le plus mignon sera le gagnant de la catégorie des moins de

trois ans. Pour ce qui est des plus âgées, l'aisance lors du défilé, la beauté, les vêtements et la présentation servent de critères de sélection. Avec quelle image d'elles grandiront les gagnantes de même que les perdantes de ces concours? Elles risquent plus tard d'accorder une trop grande préoccupation à leurs attributs physiques et vestimentaires ou alors de développer une faible estime d'elles-mêmes. Le culte du corps, assimilé et vécu dès la prime jeunesse chez ces fillettes, peut causer, à notre avis, des troubles tels que l'obsession de la minceur.

Ces mères dérobent en quelque sorte l'enfance de leur progéniture. Les moments que celle-ci pourrait passer à s'amuser ou à explorer le monde sont passés à essayer de plaire à leur entourage. Certaines fillettes ou bébés participent à un concours par semaine, avec tout le transport que cela implique, les contraintes et les privations. Ne serait-il pas plaisant pour elles de se rouler dans le sable au lieu de marcher tête haute afin de ne pas défaire leur mise en plis? Ou encore de manger des biscuits au chocolat au lieu de suivre une diète stricte à l'âge de cinq ans?

Les vertus prônées par les tenants de ces concours sont entre autres la construction de l'estime de soi, l'amélioration des relations avec les hommes (???) et la promotion d'une bonne alimentation. En ce qui concerne l'estime de soi, nous avons déjà abordé le sujet et nous croyons que celle-ci puisse s'en trouver grandie ou alors anéantie, tout dépendant des réactions des proches de ces enfants. De plus, nous ne croyons pas pertinent qu'une fillette commence à préparer ou à se préoccuper des relations ultérieures qu'elle entretiendra avec les hommes, le temps viendra assez vite. Une enfant instruite et épanouie développera des relations saines à la fois avec elle-même et les autres, peu importe le sexe.

En ce qui a trait à la bonne alimentation, nous croyons que les

motivations entourant son adoption sont primordiales. Si celle-ci est prônée dans le but de garder un corps conforme aux normes de la beauté, l'enfant risque d'assimiler une perception distordue des raisons justifiant une bonne alimentation et est susceptible, en fait, de développer un rapport problématique à la nourriture. N'étant point spécialiste en la matière, cela demeure cependant du domaine de la spéculation. Néanmoins, les premières années de notre vie ne devraient-elles pas être caractérisées par l'insouciance, les découvertes, le plaisir et l'innocence?

Une chose est certaine, les concours de beauté pour fillettes sont des événements abjects qui contribuent à inculquer chez ces enfants l'idée que la réussite passe par le corps et la façon de l'utiliser. Ils continuent à confirmer la femme dans le rôle qui lui a longtemps été assigné, celui d'un être doté de beaux attributs physiques mais dénué de toute pensée critique, investigatrice, rationnelle ou intellectuelle.

Dans la même perspective, l'image féminine véhiculée par la mode ces derniers temps n'a rien de flatteur pour la femme. Il faudra en fait, pour être belle la prochaine saison, avoir l'air d'une éternelle adolescente ingénue et informe ou alors porter des décolletés et des soutiens-gorge mettant en valeur la poitrine, peu importe qu'elle soit volumineuse ou menue. Tout cela dans des couleurs dignes du décor de la maison de Barbie ou de la chambre de bébé. Les corsets et les gaines effectuent également un grand retour, dans une version plus contemporaine, offrant aux femmes tout ce qui est nécessaire pour afficher leur corps. Les attributs féminins et juvéniles sont à l'honneur, des jambes à la poitrine.

Le problème ne réside pas tant dans la mode en soi, car celle-ci n'est que temporaire, mais bien dans le fait qu'elle reflète le retour en arrière des mentalités. La femme se doit encore de se vêtir de façon à mettre en valeur ses atouts, qui

ne peuvent tenir que de caractères physiologiques. Pire encore, ce que nous avons balayé du revers de la main à cause de sa désuétude, en l'occurrence les concours de beauté, nous le recyclons sous une forme encore plus ignoble qui gagne en popularité, les concours de beauté pour fillettes.

Il ne faut pas perdre de vue que le monde entier tombe en pâmoison devant tout ce que les Américains apprécient et, étant leurs proches voisins, il est à craindre qu'un jour ou l'autre ces concours fassent fureur au Québec.

Cet exemple n'en est qu'un parmi tant d'autres démontrant que la peur du féminisme peut mener à la résurgence d'aberrations réelles. Cessons de dénigrer le mouvement des femmes et veillons à ce que notre expérience serve à l'avancement et à l'éradication des stéréotypes et inégalités sociales qui agissent au détriment de catégories particulières d'individus. Le retour aux valeurs plus conservatrices de la société nord-américaine ne devrait pas servir de prétexte à la régression, mais plutôt à l'évolution. Certaines valeurs traditionnelles présentaient des aspects intéressants tels que l'importance des liens filiaux, tandis que d'autres plus actuelles soutiennent la notion d'égalité des chances et des sexes.

Il ne faut pas oublier que si les valeurs traditionnelles furent considérées comme obsolètes, c'est qu'elles ne convenaient plus. Il faut donc ne pas perdre de vue les revendications à l'origine du mouvement féministe, afin de ne pas reproduire les mêmes erreurs et donc de continuer à progresser au niveau de la condition féminine, comme partout ailleurs. ♦

1. Notez bien que le pronom nous est employé pour faire référence à l'auteur du texte. Les propos ne reflètent donc pas nécessairement l'opinion de l'équipe de rédaction.

LA TRIBUNE MÉDIATIQUE QU'ELLE

# DENISE BOMBARDIER OU LA DÉROUTE D'UNE ANTIFÉMINISTE

OCCUPE DEPUIS MAINTES ANNÉES À

LA SOCIÉTÉ D'ÉTAT A SU NOUS LA

RENDRE SYMPATHIQUE OU

DÉTESTABLE, C'EST SELON. MAIS SON

DISCOURS ANTIFÉMINISTE A DE QUOI

LA PRÉSENTER INVARIABLEMENT

ANTIPATHIQUE À CELLES QUI CROIENT

ENCORE À LA NÉCESSITÉ DE

PROMOUVOIR LA CAUSE DES FEMMES

DANS NOTRE SOCIÉTÉ. EN EFFET,

DANS « LA DÉROUTE DES SEXES », DENISE BOMBARDIER PROPOSE UNE

RÉCONCILIATION DES SEXES QUI

REPOSE SUR UNE MISE EN

ACCUSATION DU FÉMINISME. À LA

LUMIÈRE DE LA THÈSE DE

L'AMÉRICAINNE SUSAN FALUDI DANS

« BACKLASH : LA GUERRE FROIDE

CONTRE LES FEMMES », IL S'AVÈRE

INTÉRESSANT DE MESURER

L'INFLUENCE DE L'IDÉOLOGIE

ANTIFÉMINISTE AMÉRICAINNE DES

ANNÉES 80 SUR LE DISCOURS DE

DENISE BOMBARDIER.

D'emblée, Denise Bombardier rend la lutte pour l'égalité des femmes responsable du bouleversement des rapports amoureux dans la société contemporaine : « Il y a un prix à payer pour accéder à l'égalité des sexes. »<sup>1</sup> Par l'entremise de cette assertion ou encore de ce postulat de base, l'auteure s'inscrit remarquablement dans la stratégie de « revanche » antiféministe des années 80 aux États-Unis : « Vous avez enfin conquis la liberté et l'égalité, mais pour votre plus grand malheur. »<sup>2</sup>, clame le discours dominant.

Ainsi, la vague antiféministe sévissant aux États-Unis gagne ultérieurement la sphère idéologique

québécoise, notamment l'essai de Denise Bombardier : « Sur le plan politique et social, les femmes ont remporté des victoires nécessaires et irrévocables et cela va continuer. »<sup>3</sup> Cette théorie véhiculée sur l'égalité des sexes s'avère fort contestable dès que l'on examine la réalité. Denise Bombardier, comme les tenants du néo-conservatisme américain, se complaît dans l'affirmation d'une égalité définitivement acquise alors que Susan Faludi s'indigne dans une pléthore d'interrogations :

Mais de quelle égalité parle-t-on ? Si les femmes sont si égales, pourquoi constituent-elles les deux tiers des pauvres d'âge adulte [...] Pourquoi le salaire moyen des femmes est-il encore très loin derrière celui des hommes... ?<sup>4</sup>

À partir de ce dernier extrait, les enjeux du débat se clarifient, à savoir que le discours antiféministe a pour première stratégie de proclamer l'égalité des sexes afin de contrer les revendications du mouvement des femmes. Ainsi, cette pseudo-égalité qui envahissait le discours américain de la décennie 80 deviendra, en 1993, le fondement même de la thèse de Denise Bombardier dans *La déroute des sexes*.

Certes, il y a lieu de s'interroger sur la démarche intellectuelle de cette dernière qui, sans jamais citer aucune source, tient des propos contigus à ceux des médias américains dénoncés par Susan Faludi. Dans cette perspective, il importe d'aborder les corrélations idéologiques du discours de Denise Bom-

bardier avec celui de l'antiféminisme américain qui soutient hypocritement l'égalité des femmes pour mieux confondre ses adversaires. Dans le cas qui nous occupe, il importe de s'attarder sur ce « prix à payer pour l'égalité des sexes », et de faire ressortir les propos par lesquels Denise Bombardier porte préjudice au féminisme.

Tout comme les prédicateurs de la nouvelle droite aux États-Unis qui, selon Faludi, se trouvent à l'origine de la propagande antiféministe, Denise Bombardier « condamne » les femmes de la génération dite « postféministe » à la solitude : « La libération des femmes est vécue dans une période de déficit masculin. Y participe-t-elle ? Sans doute. »<sup>5</sup> Ainsi, les femmes des années 90 verraient leurs illusions amoureuses s'effriter devant l'héritage de liberté que leur ont légué leurs mères. Cette constatation plus ou moins vraisemblable n'a, de toute évidence, rien d'origi-

1. Denise Bombardier, *La déroute des sexes*, Paris, Seuil, 1993, p. 19.

2. Susan Faludi, *Backlash : la guerre froide contre les femmes*, traduit de l'américain par Lise Pomier, Évelyne Chatelain et Thérèse Réveillé, Paris, Éditions des femmes, 1993, p. 11.

3. Denise Bombardier, *op. cit.*, p. 138.

4. Susan Faludi, *op. cit.*, p. 15.

5. Denise Bombardier, *op. cit.*, p. 94.

nal en regard du phénomène américain qui la précède :

Au milieu des années 80, les médias se préoccupent donc derechef de dénombrier les troupes de célibataires [...]. Un grand nombre de femmes qui semblent tout avoir, la beauté et le talent, les diplômes et les bons salaires, n'auront jamais de maris.<sup>6</sup>

Il va de soi que cette entreprise de condamnation des femmes libérées à la solitude, en criant à la « pénurie » ou à la « désertion » des hommes, a pour conséquence d'ébranler les préceptes d'égalité et d'autodétermination du féminisme.

Dans le même ordre d'idées, l'idéalisation du rapport amoureux occupe le centre du discours de M<sup>me</sup> Bombardier qui s'acharne à discréditer les avancées du féminisme :

L'amour, après le féminisme, devient le fruit d'une convention dont la violation des articles fait l'objet de griefs qui doivent être tranchés par un arbitre.<sup>7</sup>

Cet engouement de Denise Bombardier pour les complications amoureuses à « l'ère postféministe » est probablement l'unique aspect idéologique de sa thèse qui se distingue du modèle antiféministe américain. Les rapports hommes/femmes, où les hommes sont soudainement devenus les victimes des descendantes du féminisme, aux dires de M<sup>me</sup> Bombardier, constituent en quelque sorte le prétexte moral de l'inclination anti-

féministe du discours : « En interchangeant les rôles, c'est la relation intime entre les sexes que l'on a ébranlée. »<sup>8</sup>

En dépit du fait que l'essai vient à la rescousse de « l'homme en désarroi » devant les demandes contradictoires du féminisme, il rejoint aussitôt l'antiféminisme américain que Susan Faludi qualifie de « faussement progressiste et ouvertement rétrograde. »<sup>9</sup> En effet, ces discours prônent le renoncement des femmes aux ambitions professionnelles et à l'indépendance matérielle puis, plus ou moins subtilement, le retour à la famille et au foyer comme en témoigne ici la superposition de ces deux extraits :

Bombardier : Il n'est donc pas juste de penser qu'accéder à l'argent par le travail libère comme par miracle les femmes. Cela rompt l'équilibre entre les sexes et déstabilise les hommes et les femmes...<sup>10</sup>

Faludi : Tout en soumettant aux plus rudes pressions les femmes qui occupent de hautes fonctions dans les affaires, milieu considéré par les hommes comme leur chasse gardée, les médias invitent activement la masse des femmes à rentrer au nid.<sup>11</sup>

Ainsi, Denise Bombardier, dans la lignée du discours antiféministe américain, s'active à promouvoir les conséquences « catastrophiques » de l'égalité des sexes en matière de relations amoureuses.

Dans cette même perspective, l'auteure de *La déroute des sexes* insiste particulièrement sur le désarroi, voire le désespoir, des hommes que la soi-disant égalité des sexes oblige à la redéfinition de leur virilité :

En voulant transposer dans la vie intime cette égalité des sexes, on rompt l'équilibre fragile de l'amour et on plonge les hommes dans l'inconnu, forcés qu'ils sont de redéfinir leur virilité.<sup>12</sup>

Encore ici, elle semble paraphraser le discours d'un certain Michael Levin, auteur de *Feminism and freedom* en 1986 : « Si un homme ne se sent pas en position dominante, il n'éprouve aucun désir sexuel, car sa virilité est atteinte. »<sup>13</sup>

En effet, il s'agit, pour Denise Bombardier, de dénoncer l'injuste

imposture dans laquelle se retrouvent les hommes contemporains du postféminisme. Pour ce faire, celle-ci procède au renversement de la problématique de l'égalité :

Cette crainte d'être quittés parce que leur femme gagne sa vie, beaucoup d'hommes l'éprouvent de nos jours, ce qui tend à prouver que le rôle de pourvoyeur représentait pour eux une assurance sur la durée du couple. [...] Car l'homme en situation d'inégalité retrouve naturellement les vieux réflexes stéréotypés...<sup>14</sup>

En renversant ainsi la problématique, Denise Bombardier introduit également la division manichéenne des sexes, à savoir que les hommes deviennent les victimes, les éprouvés de l'amour à consoler des agressives et vilaines « machos » au féminin qui « exigent l'orgasme d'abord et ensuite construisent les garde-fous à l'intérieur desquels se vivra la relation. »<sup>15</sup>

◆◆◆

Suite à l'étude des concordances discursives entre *La déroute des sexes* et la « revanche » antiféministe américaine, il m'apparaît pertinent de faire ressortir les principales stratégies dont use M<sup>me</sup> Bombardier pour persuader son lectorat de l'aberration féministe.

Le plus évident stratagème passe par l'ironie en ce qu'il consiste à ridiculiser les femmes à la double tâche ou, comme l'illustre bien cet exemple, les célibataires « en mal d'amour » :

Dans les bistrotts, les lieux touristiques, les aéroports, elles espèrent, à l'affût du regard mâle un peu soutenu, la main sur la trousse de beauté, parées à toute éventualité. Elles ont foi dans les coups à tirer plutôt que dans les coups de foudre...<sup>16</sup>

Cette image stéréotypée de la femme témoinne de l'antiféminisme de Denise Bombardier. D'ailleurs, sa conception de la célibataire n'est certes pas un hasard puisqu'aux États-Unis, selon Susan Faludi, « le retour à la féminité tant réclamé est une réaction inconsciente de défense, une tentative de repli vers des temps anciens. »<sup>17</sup> Selon le portrait qu'en fait Denise

Bombardier, les femmes de «l'après-féminisme» sont vouées au ridicule car elles se sont dépouillées de leurs qualités féminines pour ne conserver que les aspects les moins reluisants de leur condition.

En revanche, les hommes se voient approuvés par une tactique qui a pour but de les rendre attendrissants, démunis devant l'opiniâtreté féminine. Il s'agit de jouer sur une sensibilité primaire, larvante qui ne peut convaincre que les moins avertis :

Ils se plaignent rarement d'avoir été mal aimés. En tous cas, ils ne le disent pas avec des mots. Ils ont plutôt tendance, au contraire des femmes, à oublier ; ils sont amnésiques de leur vie amoureuse. Ou alors ils parlent de leur cœur qui flanche, leur estomac qui soigne ou leur dos qui cède sous la pression des émotions étouffées.<sup>18</sup>

Cette sensiblerie que l'on retrouve à maintes reprises fait plutôt sourire avant de choquer. Or, il faut garder à l'esprit que ce lyrisme de service n'a d'autre visée que de culpabiliser les femmes libérées de «l'après-féminisme» qui luttent toujours pour l'égalité.

De même, elle appuie sa thèse — qui, soit dit en passant, n'est rien de moins que « toute la vérité »<sup>19</sup> — d'exemples pratiques :

Follement amoureuse, Jeanne, comptable, avait accepté pour deux ans d'assumer seule les dépenses du couple... [...] Quand Jeanne lui a demandé de partir, Louis a refusé net. Elle ne pouvait s'en débarrasser comme d'un objet...<sup>20</sup>

Mais ces illustrations de cas apparaissent plus imaginaires que réels, comme l'a bien dit Jacques Pelletier dans son manifeste :

... sur un échantillon de spécimens appartenant à la bourgeoisie internationale, la « méthode » devient du grand art, d'autant plus extraordinaire qu'il est foncièrement faux, complètement artificiel et qu'il s'édifie sur une sorte de mensonge absolu. [...] Rien n'indique qu'ils ne soient pas inventés de toute pièce pour les besoins de la cause.<sup>21</sup>

Si l'on prend en compte que l'auteur détient, depuis 1974, un doctorat en sociologie politique de l'Université de Paris II<sup>22</sup>, il est justi-

fié de se poser des questions sur la légitimité de son cheminement intellectuel.

La stratégie la plus subtile de Denise Bombardier pour « dérouter » toute critique féministe consiste à montrer son jeu. En effet, l'auteure de l'essai est une antiféministe qui ne s'ignore pas :

Affirmer que les hommes bousculés par les changements ont droit à l'attention féminine paraît rétrograde aux yeux de plusieurs femmes. Cette façon de voir correspondrait au courant antiféministe décrié par les médias.<sup>23</sup>

Cela dit, il s'avère fort significatif de mettre en parallèle les propos de Susan Faludi en ce qui concerne les femmes antiféministes américaines qui, comme M<sup>me</sup> Bombardier, prêchent la vertu pour les autres :

... elles tiennent des propos antiféministes mais intériorisent le message du mouvement des femmes en adoptant sans bruit, en privé, les principes d'autodétermination, d'égalité et de liberté de choix [...] Et c'est ainsi qu'elles ont tout, en refusant les mêmes chances aux autres femmes.<sup>24</sup>

En effet, celle qui dénonce le « machisme au féminin » sur tous les tons ne se prive pourtant pas de nous dire dans son introduction qu'elle « apparten[t] à une génération comblée, celle de la pilule et du féminisme. »<sup>25</sup> Elle poursuit avec un snobisme que l'on pourrait aisément reconnaître dans une soirée mondaine :

Oui, je suis une privilégiée. Benoîte Groulx a souvent parlé du bonheur d'avoir une femme à la maison. J'en suis consciente, moi qui en ai deux.<sup>26</sup>

Enfin, au terme de ce constat de l'antiféminisme de Denise Bombardier, je me suis intéressée à la réception de son essai lors de sa parution en mai 1993. Quel ne fut pas mon étonnement d'y vérifier l'affirmation de M. Pelletier, auteur de *Les habits neufs de la droite culturelle*. De fait, celui-ci postule l'existence d'un réseau de la droite culturelle au Québec dont les élus manifestent une solidarité à toute épreuve, les uns envers les autres :

De *L'actualité* au secteur culturel de Radio-Canada, en passant par *Le Devoir* et *Liberté*, sans oublier le so-

lon de Denise Bombardier, véritable plaque tournante, échangeur de haute classe guère fréquenté par le vulgaire...<sup>27</sup>

Ainsi, Pierre Bourgault dans *Le Devoir* se contente de faire une critique dithyrambique sans toutefois manquer de relever un trait de caractère de l'essayiste :

C'est un bon livre [...] Reste à souhaiter que Bombardier ne s'en vante pas trop, comme elle a la vilaine habitude de le faire.<sup>28</sup>

Il en est de même pour Stéphane Baillargeon du même journal, à la différence qu'il se montre plus au fait de la problématique féministe contemporaine et des stratégies implicites, voire illicites, de l'auteure :

La Bombardier se retrouve en bonne compagnie dans ce nouveau rôle de repentie du féminisme hard core, aux côtés des Germaine Greer et autres Betty Friedan. Comme ces vire-capots en jupon, elle vole au secours des mâles, leur demande de reprendre la parole.<sup>29</sup>

18. Denise Bombardier, *op.cit.*, p. 136.

19. *Ibid.*, p. 10.

20. *Ibid.*, p. 56.

21. Jacques Pelletier, *Les habits neufs de la droite culturelle*, Montréal, VLB Éditeur, collection « Parti pris », 1994, p. 79.

22. René Homier-Roy, « L'envers de Bombardier », *L'actualité*, 15 décembre 1991, p. 80.

23. Denise Bombardier, *op.cit.*, p. 98.

24. Susan Faludi, *op.cit.*, p. 377.

25. Denise Bombardier, *op.cit.*, p. 7.

26. *Ibid.*, p. 9.

27. Jacques Pelletier, *op.cit.*, p. 19.

28. Pierre Bourgault, « Une Bombardier hors polémique », *Le Devoir*, 12 et 13 juin 1993, p. D-3.

29. Stéphane Baillargeon, « Denise Bombardier, une superwoman qui se dit fatiguée », *Le Devoir*, 12 et 13 juin 1993, p. D-2.

## ÉQUITÉ ET JUSTICE : ÉTUDES ET PRATIQUES FÉMINISTES

du 2 au 4 juin 1995

Dans le cadre du Congrès des Sociétés Savantes qui se tiendra cette année à l'UQAM, l'ACEF (l'Association canadienne des études sur les femmes) organise plusieurs activités sur différentes thématiques : éducation, violence, etc. Dans le cadre du Congrès, l'IREF organise une journée, le 3 juin, qui portera sur *Femmes d'ici et d'ailleurs : développement national et international*. Cette séance veut servir de lieu de rencontre et d'échange à des personnes ayant travaillé à mieux comprendre et définir cette problématique, à divers titres (recherche, intervention, formation, administration, etc.) et dans différents espaces (Afrique, Amérique latine, Proche-Orient, Asie, Pacifique, etc.).

### Activité du Congrès

Dimanche, le 4 juin une visite guidée **Montréal au féminin** est organisée en collaboration avec la Société canadienne de sociologie et d'anthropologie.

### Frais d'inscription au Congrès :

- Inscription régulière (jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 1995) : 80 \$
- Inscription régulière (après le 1<sup>er</sup> avril 1995) : 104 \$
- Étudiantes, étudiants : 31 \$ (avec preuve)

### Des inscriptions se feront sur place au Pavillon Judith-Jasmin, niveau métro :

- de 19 h à 22 h, le vendredi 26 mai 1995
- de 7 h 30 à 19 h 30, du 27 mai au 9 juin 1995

Pour informations, communiquer avec le secrétariat de l'IREF au (514) 987-6587 ou avec le secrétariat du Congrès au (514) 987-0303.

Quant à *La Presse*, Mario Roy ne présente qu'un compte-rendu de *La dérouté des sexes* sans en discuter davantage. Toutefois, il est à noter que les auteurs de ces articles sont des hommes et que, hormis leur possible appartenance au réseau mis au jour par Pelletier, il se pourrait que les propos antiféministes de Denise Bombardier ne les aient aucunement choqués. Au contraire, quoi de plus rassurant pour les hommes qu'une femme qui prend inconditionnellement leur défense au détriment des autres femmes. Seraient-ils assez bêtes pour la démentir ?

♦♦♦

En définitive, *La dérouté des sexes* de Denise Bombardier puise son inspiration dans le courant antiféministe américain de la décennie qui précède sa parution en 1993.

Les liens qui s'établissent entre le discours antiféministe de Bombardier et ceux de la presse et des médias américains — incriminés par Susan Faludi dans *Backlash : la guerre froide contre les femmes* — témoignent quasi indéniablement une transposition idéologique. En contrepartie, si Denise Bombardier ne reprend pas systématiquement l'idéologie américaine, elle tient le discours traditionnel de la droite qui sévit — à quelques différences près — dans plusieurs sociétés occidentales. ♦

## PENSEZ-Y !

Selon Statistique Canada (1991), l'augmentation de la dette canadienne depuis 1975 est attribuable pour 50 % aux taux d'intérêts, pour 44 % aux abris fiscaux et aux programmes sociaux dans une proportion de 6 % seulement. Et c'est principalement en coupant dans ces derniers que le gouvernement compte réduire son déficit !

VOICI LES GRANDES LIGNES D'UNE

# À QUI PROFITE LA COUVERTURE

ÉTUDE QUI, RÉALISÉE SIX MOIS AVANT

## MÉDIATIQUE DE LA JOURNÉE

LA PARUTION DE « BACKLASH » DE

### DE « LA » FEMME ?

SUSAN FALUDI, SOIT EN AVRIL 1991,

par Sylvie Lamarre

REJOINT UNE DE SES PRINCIPALES

DÉNONCIATIONS, À SAVOIR LA

CONSTRUCTION, PAR LES MÉDIAS,

D'UN PORTRAIT ERRONÉ DE LA

SITUATION DES FEMMES ET D'UNE

REPRÉSENTATION MALÉFIQUE DU

FÉMINISME. ELLE MONTRE DONC,

AVANT LA LETTRE, QUE « LA GUERRE

NON DÉCLARÉE CONTRE LES

FEMMES » SÉVIT AUSSI AU QUÉBEC.

La veille du 8 mars 1991, paraissait dans le *Journal de Montréal* une lettre intitulée « À qui profite la Journée de la femme ? » et provenant d'une lectrice qui critiquait sévèrement « les féministes » (reproduite à la fin de ce texte). Le même jour, cette lettre — reproduite ci-contre — était lue par monsieur Pierre Pascau sur les ondes de CKVL; le lendemain, elle constituait le thème d'une ligne ouverte, encore à CKVL, en plus d'être reproduite par deux autres quotidiens, *La Presse* et *Le Devoir*. De plus, le *Journal de Montréal* l'avait amputée de son dernier paragraphe laissant croire qu'elle provenait d'une femme qui, en plus de crier haro sur les féministes, réclamait un retour au patriarcat pur et dur.

Il y avait donc nettement lieu de s'interroger devant un tel intérêt médiatique obtenu par des propos non fondés, et même incohérents : de cette incohérence

tout à fait « backlashiste » parce qu'ils tenaient, à la fois, d'un pseudo-féminisme et de l'antiféminisme. En effet, d'une part, leur dénonciation des conditions de vie difficiles des femmes (monoparentalité, pauvreté, violence, etc.) et leur réclamation de l'égalité des sexes imitaient les voix du féminisme et, d'autre part, ils participaient aussi au discours antiféministe par leur mise en accusation des féministes, tenues responsables de tous les maux de la terre dont celui de ne pas arrêter « les avortements, les familles mal parties, les divorces, la misère chronique... » ou celui d'encourager des mères de famille à s'enrôler dans l'armée, etc.

En somme, l'utilisation à outrance d'une telle missive m'a fait remettre en question l'objectivité et l'impartialité des médias. J'ai alors tenté de voir si, du moins dans la presse écrite, les femmes avaient pu tirer profit de la Journée de « la » femme, cette année-là, en examinant les trois principaux quotidiens montréalais, soit le *Journal de Montréal*, *La Presse* et *Le Devoir*.

#### Femmes invisibles

En comparant les éditions du vendredi, 8 mars 1991, et celles d'un vendredi quelconque, soit le 12 avril 1991, j'ai constaté que, en

plus d'être très peu « visibles » tout au long de l'année, les femmes ne l'avaient pas été beaucoup plus lors de la Journée internationale des femmes. Le nombre d'articles signés par des femmes était resté le même (29 % en excluant la section des sports); il y en avait même moins à la une du 8 mars, soit 14 % contre 44 % pour le 12 avril. Dans les sports, où je ne retrouvais aucune journaliste, la seule différence notable se situait au niveau du nombre de références<sup>1</sup> et elle s'expliquait par le fait que, la veille, trois Canadiennes faisaient très bonne figure en vue de l'obtention de la Coupe du monde dans leur discipline respective. Difficile de taire la chose.

Dans les autres domaines, il y avait lieu de mentionner un nombre plus intéressant de références et de photos présentant des femmes, le 8 mars, et tout le mérite semblait revenir à *La Presse* car, si le *Journal de Montréal* présentait plus de photos de femmes ce jour-là, c'est qu'il couvrait un défilé de mode ! (De quoi améliorer la piètre condition économique des femmes !)

1. Nombre d'hommes et de femmes (ou de groupes d'hommes et de femmes) mentionnés dans les titres.

#### Orientation subtile des messages

Rien ne soulignait la Journée internationale des femmes à la une du *Journal de Montréal* du 8 mars 1991 et il n'y avait, dans tout le reste de la publication, aucun effort particulier en ce sens, exception faite de la demi-page de Claire Harting qui rapportait le désir de l'AFEAS de s'ajuster au goût des jeunes femmes à qui le mot « féminisme » ferait peur au même titre que le mot « sexisme ». Toujours à l'intérieur de la demi-page, M<sup>me</sup> Harting ajoutait quelques lignes sur le Collectif des femmes immigrantes du Québec où il était plutôt question d'équité raciale, et un mot sur la campagne de financement du Centre des femmes du Plateau Mont-Royal.

Ainsi, heureusement que Janette Bertrand présentait ce soir-là sa dramatique sur la violence conjugale qui lui a valu un tiers de page dans la section « Spectacles », car le *Journal de Montréal* n'aurait pas eu plus d'une demi-page, sur 187, consacrée à la question féminine ce jour-là; alors que les états d'âme de Patrick Roy, gardien de but des Canadiens de Montréal, se voyaient accorder une pleine page !

Comparé à la performance du *Journal de Montréal*, l'effort de *La Presse* paraissait donc démesuré. Tout au moins, sa une signalait la Journée internationale des femmes avec à peu près une demi-page où l'accent était mis sur une entrevue avec Marina Orsini réalisée par un homme. Mais au nom de Orsini n'était déjà plus associé le personnage de Suzie Lambert de *Lance et compte*, jeune femme moderne et gagnante, mais celui d'Émilie Bordeleau des *Filles de Caleb*, femme misérable d'une époque révolue et, pour ainsi dire, punie pour avoir tenté de transformer les rapports de couple en réclamant un mari plus présent et plus attentif auprès d'elle et de ses enfants. De plus, les commentaires sous la photo de la vedette renchérisaient : « Demain le monde sera différent, pense Ma-

rina Orsini. On retournera aux anciennes valeurs... » Et l'entrevue de se terminer sur le désir de la jeune femme d'avoir des enfants... Désir légitime en soi qu'il ne s'agit pas ici de critiquer. Il faut cependant s'interroger sur la facture de l'entrevue qui insiste sur le côté conservateur de la comédienne et laisse dans l'ombre des aspects très modernes, mais moins recherchés

chez les femmes — parce que révolutionnaires ou dérangeants ? — comme, par exemple, l'autonomie financière et l'indépendance que lui procure sa brillante carrière.

*La Presse* présentait d'autres articles, mais rien de vraiment substantiel, à part peut-être celui (couvrant moins d'espace que la caricature de Bourassa !) sur le viol comme moyen de torture ailleurs

## À QUI PROFITE LA JOURNÉE DE LA FEMME ?<sup>1</sup>

Depuis plusieurs années, on consacre le 8 mars à la Journée internationale de la femme. Cette fête soulève plusieurs questions. À qui profite-t-elle d'abord et surtout ? Cette journée aide-t-elle les femmes à mieux vivre ?

D'une année à l'autre, le nombre de femmes violentées, violées, volées, méprisées et même assassinées augmente : 90 Québécoises furent tuées en 1990, en plus du nombre de blessées ou d'handicapées pour la vie. Les médias d'information débordent de crimes et de témoignages négatifs infligés aux femmes âgées, monoparentales, pauvres et souffrantes.

À qui profite cette journée ? Surtout aux femmes riches, revendicatrices, autonomes, capables de se défendre et de bien figurer dans la société. Elle contribue à rétrécir les inégalités juridiques dans l'emploi des salariés du public et du parapublic. Cette journée réjouit des féministes dans leurs téléromans qui cherchent à prendre des hommes en défaut et ainsi valoriser artificiellement le rôle de la femme dans une société imparfaite.

Cette journée du 8 mars n'aide pas les femmes démunies, abandonnées, maltraitées, mal aimées. Elle n'arrête pas les avortements, les familles mal parties, les divorces, la misère chronique des assistées sociales qui se nourrissent péniblement avec leur petit chèque de bien-être, qui sont dépressives à la pensée de voir leurs enfants dans le besoin matériel et mental. Des féministes oublient ou pensent mal aux femmes sans ressources.

Les féministes ont gagné des petites victoires comme l'égalité dans les emplois gouvernementaux ou dans le partage du patrimoine. Dans leur obsession d'égalité des sexes, elles poussent des femmes à s'enrôler dans l'armée et partir à la guerre comme cette jeune réserviste américaine de 26 ans, mère de trois enfants, qui s'embarqua pour le golfe Persique en décembre. Les soprano féministes se cachent dans leur maison ou leur bureau d'affaires, mais incitent les petites au combat et à des nouvelles souffrances. Le féminisme manque parfois de féminité.

Je suis pour l'égalité de la femme et de l'homme, non seulement dans les lois ou dans le travail rémunérateur, mais surtout dans la vie quotidienne. Le monde se bâtit avec le concours des deux sexes et doit évoluer aussi dans le respect de la fille et du garçon, de la femme et de l'homme quels que soient ses muscles ou son pouvoir financier. L'amour de soi et de son prochain, voilà le point de départ de l'égalité et du bonheur.

1. Retranscription fidèle de la lettre d'une lectrice parue dans *Le Devoir* du 8 mars 1991.

qu'au Québec. En plus, elle s'attardait surtout à dresser de courts portraits de femmes d'affaires ou d'étudiantes, à déplorer les difficultés des politiciennes, obligées de «jouer du coude», et à jeter, sur une seule page, un bref regard sur la situation des femmes un peu partout dans le monde (où nous retrouvons la lettre de la lectrice outrée par les féministes pour décrire celle des Québécoises!). En fait, une fois enlevés les photographies (particulièrement nombreuses et spacieuses ce jour-là!) et le court éditorial de Claudette Tougas digne de *La Déroute des sexes* de Denise Bombardier, *La Presse* consacrait aux femmes moins de 3 pages sur 44, soit moins de 7% du journal pour la Journée des femmes. Sa mise en page reflétait un désir certain de marquer l'événement, mais en maintenant les quelques problèmes évoqués au niveau individuel et en évitant les remises en question des structures sociales.

Du côté du *Devoir*, il fallait avoir un don particulier de pénétration pour détecter, à la une, un traitement spécial pour la Journée internationale des femmes, car tout ce qui pouvait y faire allusion était l'annonce d'un article de la section «Société» intitulé «La subtile et lente mutation des rapports» accompagnée d'une photo présentant un couple avec un enfant. En fait, dans cet article et dans un deuxième intitulé «Le choix devenu possible», Josée Boileau consacrait presque la moitié de son texte aux difficultés de ces pauvres hommes qui doivent s'adapter à «l'ordre nouveau» supposément établi et, plus particulièrement, au sort d'un homme exerçant un métier non traditionnel (coordonnateur de garderie) et qui trouvait difficile d'être le patron de son épouse! Donc, tapage monstre sur les problèmes d'un homme dans un métier non traditionnel; et silence de mort sur le *statu quo* au niveau du rapport de domination!

Nous retrouvons aussi, dans *Le Devoir*, un tour d'horizon sur les sévices infligés aux femmes à tra-

vers le monde. On tenait décidément à nous faire savoir combien nous sommes privilégiées au Québec! Puis Josée Boileau signait (enfin!) un article sur la condition féminine en faisant le point sur le dossier de l'équité salariale, sûrement le texte le plus fouillé des trois quotidiens et, visiblement, un des rares s'appuyant sur des recherches et statistiques sérieuses. En somme, *Le Devoir* consacrait une page et demi sur seize, soit 9% du quotidien, à la Journée des femmes.

### Désinformation ?

Au départ, j'accusais la presse de couvrir le discours féministe tendancieusement. Mais, en fait, le 8 mars 1991 du moins, les quotidiens montréalais ont davantage évacué ce discours. Un article sur l'équité salariale, quelques commentaires optimistes de Marie Lavigne du Conseil du statut de la femme et de Monique Simard de la Confédération des syndicats nationaux... et la photo de Janette Bertrand pour annoncer une dramatique sur la violence conjugale! Voilà l'ensemble du discours féministe présenté dans nos journaux pour la Journée internationale des femmes en 1991. Les quotidiens se sont surtout employés à miner le féminisme en pleurant sur le sort des hommes et des femmes maintenant désorientés à cause de lui, et en faisant voir implicitement, mais avec insistance, combien les femmes sont bien traitées en Amérique.

Alors, qui a profité de la couverture médiatique de la Journée de «la» femme cette année-là? Les démunies et les violentées d'ailleurs, très peu les femmes d'ici et, assuré-

### Suggestions de lecture

FALUDI, Susan. *Backlash. The Undeclared War against American Women*. New York, Crown Publishers, 1991.

BEAUCHAMP, Colette. *Le Silence des médias*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1987.

ment, pas du tout les féministes... donc, sûrement, le «système» — ce système qu'il faut toujours qualifier de patriarcal si on en juge par la quasi-absence des femmes des quotidiens, autant en qualité de sujet qu'en qualité d'objet du discours. Cette couverture médiatique a surtout servi à transmettre, subtilement, un courant d'idées tout à fait «backlashiste», à savoir que le féminisme n'a plus sa raison d'être ici et, pire, qu'il a même été nuisible aux hommes comme aux femmes. Discours qui ne s'appuie sur aucune enquête ou analyse sérieuse et qui tend à ramener, à force de répétitions, le lectorat à des valeurs et des rôles traditionnels grâce à son caractère paternaliste ou pseudo-féministe. En somme, en orientant le choix et le traitement de l'information à transmettre, les trois principaux quotidiens montréalais réduisent la liberté de penser comme la liberté d'agir.

Enfin, si la lectrice en colère contre les féministes avait été bien informée, elle se serait probablement davantage proclamée féministe elle-même puisque sa révolte rejoignait celle qui a fait naître les mouvements de femmes; et si, malgré tout, elle les blâmait, c'est que sa connaissance du mouvement des femmes semble justement nourrie par les médias à qui elle vouait une grande confiance: son recours aux quotidiens en faisant foi, tout comme le portrait qu'elle se fait de la féministe sur lequel nous pouvons facilement apposer les noms de Lise Payette ou de Janette Bertrand. D'ailleurs, le fait qu'elle en vienne à accuser «le féminisme [de] manque[r] parfois de féminité» montre, et de façon très éloquent, son ignorance du discours féministe. Puisque, dans la perspective du courant radical et même, jusqu'à un certain point, dans celle du féminisme de la différence, si on transposait cette accusation à un combat d'une autre époque, ce serait comme reprocher aux esclaves noirs en révolte de manquer de chaînes! ♦

LE 6 DÉCEMBRE DERNIER AVAIT LIEU,

# POUR PRÉVENIR ET NE PLUS AVOIR À GUÉRIR

DANS LE CADRE DES DÉBATS-MIDI

ORGANISÉS PAR L'INSTITUT DE

par Julie Bourgon

RECHERCHES ET D'ÉTUDES

FÉMINISTES DE L'UQAM, LA

CONFÉRENCE : «LES VIOLENCES

FAITES AUX FEMMES». CINQ ANS

APRÈS LES ÉVÉNEMENTS DE LA POLYTECHNIQUE, CE DÉBAT ANIMÉ PAR LA PRÉSIDENTE DU SYNDICAT DES PROFESSEURS ET PROFESSEURES DE L'UQAM, SIMONE LANDRY, S'EST AVÉRÉ LE LIEU D'UN

QUESTIONNEMENT OÙ LES CONFÉRENCIÈRES ONT CHERCHÉ À DÉFINIR DES MOYENS, SINON POUR ENRAYER LES VIOLENCES FAITES AUX FEMMES, DU MOINS LES DÉNONCER ET LES PRÉVENIR. LE PANEL ÉTAIT COMPOSÉ DE FEMMES ŒUVRANT DANS LES MILIEUX COMMUNAUTAIRE, GOUVERNEMENTAL ET UNIVERSITAIRE.

Yvette Alain, coordonnatrice et intervenante à *La Moisson* de Vaudreuil, a ouvert la discussion en résumant les différentes perceptions sociales de la notion de violence conjugale. Elle a ensuite présenté un petit historique des lois canadiennes concernant les violences faites aux femmes, à savoir les violences physique, psychologique, verbale, sexuelle et spirituelle. Forte de son expérience d'intervention auprès de femmes violentées, M<sup>me</sup> Alain a mis en lumière certains postulats socialement répandus qui tendent à déresponsabiliser les agresseurs de femmes: par exemple, celui voulant que les hommes soient naturellement agressifs paraît justifier la violence masculine. L'opinion publique tend également à considérer des fac-

teurs tels que le stress et la consommation d'alcool ou de drogues comme causes valables afin de déresponsabiliser les hommes violents (n'oublions pas, à cet effet, un récent jugement de la Cour suprême qui a fait de la consommation d'alcool et de stupéfiants un facteur diminuant le degré de culpabilité d'un crime). Vient ensuite l'éternel argument de la violence fatalement transmise de père en fils. Or, M<sup>me</sup> Alain a rappelé que seulement un homme agressif sur trois a vécu dans un milieu violent. Elle a aussi démenti le postulat voulant que la violence soit un problème psychiatrique, puisque seulement 4% des hommes violents souffrent de troubles mentaux. Pour conclure, M<sup>me</sup> Alain a mis en évidence un problème majeur de notre société: nous avons des lois interdisant plusieurs types de violences faites aux femmes, mais il n'y a toujours pas de consensus sur ce qui est de la violence et ce qui n'en est pas.

Maryse Rinfret-Raynor dirige le Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes (CRI VIFF), mis sur pied en 1991 grâce à l'obtention d'une subvention dans le cadre du programme du CRSH sur le thème *Femmes et violence*. Ce centre, a-t-elle expliqué, fonctionne en partenariat avec différents groupes universitaires et Relais-femmes. Il s'implique au cœur de groupes de recherche, autant dans les universités que dans les CLSC et il œuvre aussi dans des projets d'action communautaire

(mentionnons, entre autres, la préparation d'une série télévisée visant à la prévention de la violence en milieu familial ou, encore, le travail de Relais-femmes qui consiste à identifier les valeurs patriarcales dans notre société et à mesurer leur impact). Pour sa part, M<sup>me</sup> Rinfret-Raynor a compilé les recherches qui ont été réalisées dans les années 80 et 90 sur les violences faites aux femmes. Aussi, elle a conclu son exposé en présentant les sujets qui seront explorés dans la prochaine publication du CRI VIFF: la violence elle-même, ses formes et ses victimes, la santé des femmes violentées et celle de leurs enfants, les perceptions et attitudes des femmes envers les femmes violentées, les stratégies adoptées ou à adopter pour mettre fin aux violences subies et, enfin, les réponses du système judiciaire à la violence conjugale.

Pour sa part, Diane Lemieux a présenté le Groupe de travail sur les agressions à caractère sexuel, au sein duquel elle œuvre à titre de présidente. Ce groupe est formé, entre autres, de membres des ministères de l'Éducation et de la Justice, de policiers, d'agents de probation et d'intervenant-e-s de «terrain». Le mandat de ce groupe de travail mis sur pied par le gouvernement provincial: mieux documenter le problème de la violence sexuelle et identifier les actions les plus concrètes afin de l'amenuiser. Même si le groupe implique des intervenants provenant de milieux différents et que, de ce

fait, le consensus s'avère plus difficile à obtenir, M<sup>me</sup> Lemieux s'est tout de même dite optimiste quant aux résultats à venir, malgré aussi la lourdeur de la machine gouvernementale. En effet, selon elle, un accord reste possible dans le choix des mesures à adopter contre les agressions à caractère sexuel, car, semble-t-il, toutes les parties se rejoignent dans leur profond désir de changement. M<sup>me</sup> Lemieux a rappelé que, si nous avons identifié la violence visible et accepté d'en parler, la violence sexuelle est restée tabou parce que, le plus souvent, elle se déroule dans l'intimité. C'est toutefois sur une note plutôt positive qu'elle a terminé son exposé : après la conférence, elle allait rencontrer 12 juges afin de discuter des difficultés judiciaires en matière de violence sexuelle. Les barrières commencent donc à tomber lentement, mais sûrement.

Enfin, M<sup>me</sup> Armande Saint-Jean, professeure en communications, a fourni une brève analyse du traitement de la violence faite aux femmes dans la presse et les médias. Rappelant que, depuis le carnage de la Polytechnique, 330 Québécoises sont décédées suite à des actes de violence<sup>1</sup>, elle a souligné que les médias ont dissimulé ce fait d'intérêt, n'en faisant pas ou peu état. M<sup>me</sup> Saint-Jean a alors dénoncé quelques pratiques médiatiques qui tendent à discréditer la cause des femmes. D'abord, le silence. Le mieux gardé concerne les mouvements de femmes, les travaux de recherche réalisés sur et par les femmes, ainsi que les initiatives de femmes. Ensuite, la caricature : elle ramène à des stéréotypes qui sont reportés dans la vie courante. Par exemple, les médias tendent à ridiculiser les politiciennes risquant, par le fait même, d'influencer l'opinion publique. Enfin, le traitement le plus pernicieux de l'information concernant les femmes, selon M<sup>me</sup> Saint-Jean, reste la distorsion des messages. En effet, lorsqu'il s'agit de questions concernant les femmes, les médias errent souvent

dans le non-dit ou, encore, dans le « dit à moitié ». Bref, on frise la désinformation. M<sup>me</sup> Saint-Jean a par ailleurs souligné l'écart malheureusement grandissant entre le réel et la représentation qu'en font les médias. Selon elle, ces derniers s'appliquent à entretenir le mensonge et à déresponsabiliser les agresseurs en mettant l'accent sur les causes des violences faites aux femmes, plutôt que de s'intéresser à leurs effets. Pour conclure, M<sup>me</sup> Saint-Jean a déclaré le 6 décembre « Jour de l'hypocrisie », car, a-t-elle expliqué, il s'agit du seul jour où on invite à parler ouvertement de la violence faite aux femmes, camouflant ainsi

la sombre réalité qu'est le consensus implicite du silence.

Bref, à la lumière de ces exposés, il est rassurant et stimulant de constater que des efforts sont investis dans la prévention des violences faites aux femmes et ce, même s'il est évident que la partie n'est pas gagnée : certain-e-s claument encore que c'est la loi du plus fort qui gouverne le monde. Mais la force, ce n'est pas seulement une question de gros bras. ♦

1. Voir à ce sujet l'article « Les yeux fermés » de Martin Dufresne, secrétaire du Collectif masculin contre le sexisme dans *Le Devoir* du mardi, 10 janvier 1995, p. A-9.

## CENTRE DE FEMMES DE L'UQAM

Le Centre de femmes de l'UQAM est là pour vous informer, vous écouter et vous référer aux organismes appropriés si le besoin s'en fait sentir.

Le Centre, c'est aussi une collective, un fonctionnement non hiérarchique où toutes les femmes sont bienvenues.

De plus, il recherche toujours des femmes intéressées à se joindre à son équipe dynamique, militante et active dans le milieu étudiant et féministe de Montréal.

Le Centre est maintenant situé au 1259, rue Berri (pavillon Saint-Jacques), 9<sup>e</sup> étage, local SJ-9112.

Vous pouvez joindre le Centre de femmes de l'UQAM par téléphone en composant le 987-8940.

**Solidaires dans nos différences contre les violences faites aux femmes !**

## LA MARCHÉ DES FEMMES CONTRE LA PAUVRETÉ

POUR MONTRER LEUR DÉTERMINATION AU GOUVERNEMENT, DES CENTAINES DE FEMMES ENTREPRENDRONT LE 26 MAI, À PARTIR DE MONTRÉAL, LONGUEUIL ET RIVIÈRE-DU-LOUP, UNE GRANDE MARCHÉ DE 200 KILOMÈTRES QUI LES MÈNERA À QUÉBEC, LE 4 JUIN, PARCOURANT AINSI 20 KILOMÈTRES PAR JOUR.

Au cours de ces 10 jours, elles souhaitent voir des centaines d'autres femmes, de toutes les régions du Québec, se joindre à elles pour marcher une journée, ou deux, ou plus, selon leur disponibilité.

Le 4 juin, la Marche des femmes contre la pauvreté rassemblera plus de 10 000 femmes, hommes et enfants devant l'Assemblée nationale afin d'obtenir du gouvernement du Québec des engagements concrets pour que cesse l'appauvrissement. Elles revendiqueront notamment un programme d'infrastructures sociales avec des emplois accessibles dès maintenant aux femmes, l'équité salariale, l'augmentation du salaire minimum, un système de perception automatique des pensions alimentaires avec retenue à la source, le logement social, la réduction de la durée du parrainage pour les immigrantes, le gel des frais de scolarité et l'augmentation des bourses aux étudiantes et aux étudiants.

Pour plus d'information, communiquez avec : La Marche des femmes contre la pauvreté, Fédération des femmes du Québec, 5225, rue Berri, bureau 100, Montréal (Québec) H2J 2S4. — Tél. : (514) 948-1994 Fax : (514) 948-3264.

## FONDS ANITA CARON

Le Fonds Anita Caron a été créé dans le but de contribuer financièrement aux activités de formation et de recherche des étudiantes de deuxième et troisième cycles en études féministes. Pour la session d'hiver 1995 un montant de 800 \$ est disponible et réparti comme suit :

### Fonds de dépannage aux étudiantes

Un montant maximum de 150 \$ (ou selon les sommes d'argent disponibles au moment de la demande) sera attribué par semestre par personne comprenant : abonnement à des revues, achats de volume, location de matériel audio-visuel ou informatique, aide à l'édition, frais de garde, et/ou toute autre demande jugée recevable par le comité exécutif<sup>1</sup>.

### Participation à des colloques et à des congrès en lien avec les travaux de l'étudiante

Un montant de 300 \$ sera réparti entre les étudiantes pour défrayer les coûts d'inscription et/ou pour défrayer les coûts de transport et/ou de séjour à des colloques ou à des congrès.

### Conférence publique ou une activité de 2<sup>e</sup> cycle ou de 3<sup>e</sup> cycle en études féministes

Une conférencière invitée résidant dans la région de Montréal recevra un cachet de 50 \$ pour sa participation.

Une conférencière invitée ayant à défrayer des coûts de transport et des frais de séjour recevra un cachet de 50 \$ et s'ajoutera jusqu'à concurrence de 200 \$ le paiement des frais afférents à son déplacement et de séjour.

### Activité organisée par les étudiantes

Un montant de 100 \$ sera accordé pour défrayer les coûts afférents à l'organisation d'une activité, tels que : débat-midi, conférence, séminaire, visionnement d'un film ou tout autre événement qui s'adresse aux étudiantes en études féministes.

1. Le Comité exécutif de l'IREF composé de la directrice, de la coordonnatrice des études, de la coordonnatrice de la recherche et de l'agente de recherche et de planification est mandaté par le Conseil de l'IREF pour recevoir et approuver les demandes. Pour informations, communiquer avec Lorraine Archambault au 987-4724.

# LUCE ET MOI

À madame Lise Monette

par Véronique Pageau

Chère Luce Irigaray : J'ai beaucoup de difficultés à vous lire car je suis noyée dans la parole/écriture masculine. Je retiens mon souffle et scrute mon intérieur pour retrouver la trace de mon Ça — mon féminin.

il Agonise.

Je me ? cherche — pas ma personnalité : mon féminin.

Je me demande en cet instant si le langage féminin m'appartient. (Je suis femme) et la femme est toujours absente du discours masculin ou entre parenthèses donc. Éducation : au masculin.

Où (suis)-je...

Je me dois : de mettre au bûcher/déraciner/briser le masculin qui loge en moi. Dans les cendres, je (me) trouverai. Je veux sortir des parenthèses. Je veux parler une nouvelle langue... Je t'écoute Luce; je te vois marteler le masculin et j'essaie. J'essaie de le faire éclater : de me faire éclater : moi et mon moi-masculin.

◆◆◆

Nietzsche ! À l'attaque... Ainsi parlait Irigaray de toi : — « Dire d'eaux immémoriales » : critique de la notion de l'Éternel retour.

Je dériverai avec toi Luce et tes « lèvres voilées »<sup>1</sup>...

Je suis fière de voir que tu aies su pointer du doigt la misogynie nietzschéenne. Des féministes se réclament de lui ? pourquoi. Certes, il a critiqué le discours philosophique et introduit la poésie en lui. Mais.

On peut écrire sur la femme pour la sortir de l'ombre mais pas pour la sortir du silence et de la cuisine. Un homme qui prête sa voix aux femmes ne peut que fausser nos voix, salir la parole féminine. La parole féminine n'est pas silence. La parole féminine n'a pas droit de parole voilà pourquoi on la croit silencieuse.

Mais Nietzsche : avant de penser la femme, il aurait peut-être fallu qu'elle se pense elle-même... J'oubliais : les hommes décident de tout même de la femme. Ils veulent nous dominer, nous posséder, nous penser : nous réduire au Silence.

Aujourd'hui, grâce à Irigaray, je parle et crie ce que tu aurais dû penser. Je pense ton impensé.

Ô Nietzsche ! Pourquoi ? la vérité première t'a-t-elle échappé : femme et homme sont étrangers. De plus, la femme va comme une étrangère en ce bas monde phallogocentrique. Avec Raison/raison.

Nietzsche tu as osé réduire la femme au mensonge, au paraître et à la beauté, c'est-à-dire à ce qui constitue sa féminité. « Mais la femme ? Ne se réduit pas à la féminité » te répond Irigaray, Luce.

Écoute-là ! car Nous t'entendons réfléchir tout bas : « Que ferait la femme de la vérité ? Elle s'en servira comme appât ! »

Tu prêtes ta voix aux femmes sans apercevoir que tout ce que nous possédons nous est — a été — prêté. La femme porte un masque. Tu ne salis que le masque. Mais le mal réside en ceci : que la Femme prend le masque pour notre Ça. Tu salis notre intérieur-profondeur même si tu en ignores tout. Tristesse : la Femme également ignore les secrets de sa profondeur...

L'Autre/le Même : faux problème philosophique que cela ! car comment classer la femme dans des catégories d'homme. Laisse-donc mourir la femme en paix... Dans l'ignorance d'une profondeur qui en fait sa pureté.

Ô Nietzsche... comme la facilité te sied bien : « hystériques » sont les femmes qui prennent la parole. L'utérus d'où nous provenons, que veux-tu, avait le défaut d'être celui d'une femme ! Mais toi, Nietzsche, d'où viens-tu ? — Ici, je t'ai mis volontairement entre virgules pour t'acculer au pied du mur et te pointer du doigt —

théories nietzschéennes : « l'idée » devient femme. Cette femme qui va du côté « dionysiaque ».

L'idée progresse... « elle devient plus fine, plus capteuse, plus insaisissable — elle devient femme, elle devient chrétienne » dis-tu !

— « Distanciation, parmi d'autres, qui agrafe le féminin dans une parade », réponds L.I.

La femme se meurt; rajouterai-je...

Luce voit le — comme des ( ) et en conclut que c'est une Condition essentielle; si on veut introduire la femme dans une théorie.

Il faut comprendre que la femme « se donne pour : ce qu'elle n'est pas ». Elle économise la vérité...

(puisqu') Nous sommes absentes des théories, des systèmes, voire de la Philosophie entière. Comment avoir peur de Nous ? pourquoi. La femme est dépositaire de la mort.

Un parallèle se fait « assez bien » entre femme et castration.

Amusons-nous ! si Autre il y a; quel serait celui de la femme ? la féminité, « qui revient au même ». & la castration est « la clé de la scénographie du même ? »

castration = simulacre

Le *Gai Savoir* nous révèle que : les femmes sont d'abord et avant tout : des comédiennes ! Cela veut dire... Que notre fonction première est de plaire. Que nous ne possédons pas de qualités propres — C'est pourquoi, selon Luce Irigaray, il faut utiliser des signes graphiques...

Ma réflexion : la femme étant artiste, tout écrit la concernant doit être artistique. L'Art (la poésie) est l'unique moyen de faire éclater la philosophie. Donc le masculin.

— Mais bien sûr que la femme est artiste ! puisqu'elle porte un masque... « La comédie de l'autre. » Mais la femme est étrangère. À ce théâtre donc « n'y engage rien de propre ». Son rôle est de se donner pour l'homme-Homme (YY).

Maintenant, la femme Réclame la scène — Ce qui est : impossible. De là : comprendre — la femme ne peut parler d'elle-même (essayer ? prise au jeu...)

La femme n'a pas de valeur en elle-même « N'a de valeur que : pour. » La femme est une éternelle perdante.

Elle s'y perd sur scène. Radicalement. Destinée.

Survivra-t-elle ?

« Quelques siècles de silence ayant assumé pas mal de rôles : écho, lieu, intervalle, abîme, chose, possibilité de répétition, d'articulation... miroir... »

Le maître-homme désire s'approprier la femme. Donc. LA FEMME DE L'HOMME.

Je me tais et écoute...

« Et, peut-être, le féminin du masculin ? Cet autre sur lequel il suspend un voile pour attester de sa vérité d'homme. Mais (...) »

J'aime cette page 91...

« Telle serait la valeur de toute vérité de l'homme : elle s'enlève sur un sans-fond de sa forme. La faire apparaître est toujours d'une audace inouïe. D'une impudeur qui vaut son pesant d'or. D'où la nécessité d'enveloppes en tous genres. »

La femme, ELLE, parade.

La femme — dans son rapport à elle-même — doit marier matière et forme. L'homme en est incapable — à partir de là, la femme devient castratrice...

« Elle ne se constitue pas pour autant en une. Elle ne se referme pas sur ou dans une vérité ou une essence. L'essence d'une vérité lui reste étrangère. Elle n'a ni n'est un être. Et elle n'oppose pas, à la vérité masculine, une vérité féminine. Ce qui reviendrait encore à faire le jeu de la castration — de l'homme. »

Moi-Je : On parle en négative de la femme. Elle est l'élément négatif/mauvais/perturbateur de l'Ordre phallogocentrique. Elle ne sait rien : Elle n'est pas.

T'es-tu déjà demandé pourquoi, Nietzsche ? réponse : parce que la femme est double...

Selon Nietzsche : femme = mère. Même si elle ne veut pas d'enfants, elle sera toujours mère. Le rôle attribué par l'homme dans la comédie.

Double ? « sans être jamais ni l'une ni l'autre. » Elle ne peut posséder puisque. Le possessif ne lui appartient pas.

Revenons à Notre profondeur: la scène pourrait encore y sombrer même si la femme n'est que profondeur — abîme. « Qu'elle ait été ainsi travestie revenait à mettre tout en œuvre pour la constituer comme dehors. L'autre dehors. »

Méthode du questionnement limitée donc : une question pour la femme est informulable. Voudrait-on s'y appliquer ?

Le *Gai Savoir* parle également du plaisir qu'ils ont de posséder. Conclusion nietzschéenne : « nous composons au gré de notre fierté l'ennemi que nous espérons vaincre; et de même la femme et l'enfant »

Dérive d'Irigaray sur la connaissance, le secret. La profondeur.

Je dériverai sans elle...

Femme et enfant : femme-enfant. Nietzsche classe la femme et l'enfant ensemble. Dans la hiérarchie de notre monde phallogocentrique, l'homme, tel un Dieu, est au-dessus de tout. Qui disait que « Dieu est mort »... [or, le corps-à-corps avec la mère<sup>2</sup> : le phallus est bien vivant]

À qui t'adresses-tu, Nietzsche ? — à nous. Oui, nous à qui tous livres ont toujours été adressés. Nous.

Comment ennemies pouvons-nous être ? puisque tu nous composes et crées. D'ailleurs, l'écriture est le meilleur moyen pour construire la femme. Alors. Nous déconstruisons le langage.

Sommes-nous vraiment à vaincre. La femme est perpétuellement vaincue. Elle n'arrive pas à se vaincre elle-même.

La seule chose qui lui reste : le hasard — retour à Irigaray — Mais la maîtrise du hasard est-elle possible ? « L'enjeu du ludisme de la femme est sans valeur arrêtée. » D'où son mépris.

La femme s'embrasse, a accès à sa profondeur. « Qui déjoue l'opposition délibéré/hasard. Sauf à la reporter à la chance de son genre : féminin. » Pourtant tout objet féminin est classé dans genre : masculin.

La femme attend la mort du sujet.

Vie de femme = la mort.

La femme vit dans la mort mais n'en meurt pas. « Si non comme sujet. » Mais Nietzsche de dire : « Oui, la vie est femme ! » ◆

1. « lèvres voilées » in Luce Irigaray, *Amante marine*. De Friedrich Nietzsche, Éd. de Minuit, collection « critique », Paris, 1980, pp. 83 à 127. Les citations ultérieures seront tirées de cet ouvrage.

2. Luce Irigaray, *Le corps-à-corps avec la mère*, Éd. de la Pleine Lune, Ottawa, 1981 : la citation qui suit est tirée de la page 32.

C'EST PAR LA MAIN DE L'HOMME QUE

# ANNE HÉBERT : LA QUÊTE

L'HISTOIRE FUT ÉCRITE ET SOUS SON

## D'UN PASSÉ OUBLIÉ

REGARD QUE LA FEMME LA

par Isabelle Giroux

TRAVERSA. APRÈS AVOIR ÉTÉ AINSI

DÉPOSSÉDÉES DE LEUR HISTOIRE, LES

FEMMES ONT PEU À PEU SCRUTÉ CE

SOMBRE PASSÉ POUR FAIRE REJAILLIR

DU TRÉFONDS DE L'OUBLI LEURS

GLORIEUSES ANCÊTRES.

Dans cette perspective, l'œuvre d'Anne Hébert représente une plongée dans les temps mythiques pour faire renaître l'image d'une femme oubliée. Qu'elle soit fille du Roy, mère, épouse, amante, sorcière ou succube, la figure de cette femme devient la représentation du pouvoir féminin. Dès lors, l'émergence de cette voix offre une nouvelle vision des mythes et des archétypes de la femme, lui redonnant sa part de l'Histoire. Par le biais de l'écriture, Anne Hébert crée un univers mythique où ses personnages féminins s'emparent de leur puissance sacrée pour créer un envers du monde où un nouvel ordre peut être instauré. L'homme n'y est alors plus le maître absolu, la femme devenant l'héroïne du temps et de l'espace. Cette plongée dans le temps nous transporte dans des lieux fabuleux et magiques où il nous est dès lors possible de s'évader dans l'exaltation des mots.

Dans son nouveau roman, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, Anne Hébert revisite l'univers de l'enfance tourmentée. Dans un petit village du Québec, un père et sa fille partagent leur solitude. Leur vie s'écoule, silencieuse, au bord d'une petite rivière. Éloignée de tous, Cla-

ra grandit doucement, apprenant d'abord le langage de la nature avant celui des hommes. Véritable enfant sauvage, elle s'émerveille de tout ce qui l'entoure, nous entraînant avec elle dans un hymne à la vie. Malgré les années qui passent, le temps semble suspendu dans la beauté du silence. Des générations de femmes vivent en elle, lui soufflant à l'oreille de douces paroles. Deux êtres viennent pourtant bouleverser son univers : Mademoiselle et le lieutenant anglais. Avec l'arrivée de celle-ci, Clara se retrouve plongée dans le monde de la connaissance, déchirée entre le silence et le bruit des mots. L'instinctrice est tout de suite envoûtée par Clara et compare sa beauté à celle du soleil et de la lune. Beauté sauvage, primitive, naïve. Son but est bien simple : lui faire don de la connaissance tel un héritage sacré. Mais le temps manque, nous avons des siècles à rattraper...

Puis un jour vint le lieutenant anglais. Lors d'une promenade en forêt, elle le vit, là devant elle, endormi, soumis à son regard de jeune fille, impuissant. Depuis ce jour, il hanta ses pensées comme elle les siennes. C'est finalement dans le fond d'une forêt, aux abords d'une rivière, qu'elle ira se « marier » en silence avec l'homme. Dans ce mariage des deux êtres, elle connaîtra la passion des corps entrelacés.

Après le passage de ces deux êtres dans la vie de Clara, Aurélien, son père, scrutera longtemps l'horizon à la recherche de sa petite

filie. Non, le temps n'était pas suspendu. Malgré le silence, les années se succédaient, et une femme, étrangère, prenait maintenant place à ses côtés. Le temps de l'enfance était révolu, place maintenant à celui de la femme...

Après *L'enfant chargé de songes* qui a remporté le prix du Gouverneur général en 1992, Anne Hébert continue de nous enchanter par sa merveilleuse écriture. Elle entraîne le lecteur dans la magie des mots et lui fait partager sa poésie. Bref, elle nous offre ici un conte merveilleux où se confrontent « la vie profonde et noire où les choses ne sont jamais dites et nommées » et « le monde bavard et prétentieux » de la connaissance... ♦

HÉBERT, Anne, *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*, Paris, Seuil, 1995, 96 p., 12,95 \$

## NOUVEAUTÉS À LIRE...

- ✎ **Yolande Villemaire**  
*Le Dieu dansant*  
Éditions Hexagone 19,95\$  
Roman d'initiation sur le feu sacré de la danse dans l'Inde du XIe siècle.
- ✎ **Chrystine Brouillet**  
*Le Collectionneur*  
La Courte Échelle 14,95\$  
Premier roman de la *Courte échelle* pour adulte, *Le collectionneur* marque le retour de la détective Maud Graham. Pour les amateurs de romans policiers...
- ✎ **Margaret Atwood**  
*Politique de pouvoir*  
Éditions Hexagone 18,95\$  
Son premier recueil de poésie publié en français dans la collection *En tous lieux*.
- ✎ **Anne Hébert**  
*Aurélien, Clara, Mademoiselle et le Lieutenant anglais*  
Éditions du Seuil 12,95\$  
Conte poétique où s'entrelacent les thèmes de l'enfance, de la solitude et du silence...
- ✎ **Michèle Gazier**  
*Nativités*  
Éditions du Seuil 29,95\$  
Jeu de deux voix, celles d'une mère et d'une fille confrontées à la banalité du quotidien.
- ✎ **Marie Gray**  
*Histoires à faire rougir*  
Éditions Guy Saint-Jean 16,95\$  
Son premier recueil de nouvelles érotiques où les fantasmes féminins sont exposés au grand jour...
- ✎ **Ariane Émond**  
*Les Ponts d'Ariane*  
Éditions VLB (coll. Des hommes en changement) 18,95\$  
Journaliste à *Second Regard*, Ariane Émond dépeint dans ses chroniques les nouvelles relations hommes-femmes.
- ✎ **Denise Bombardier**  
*Nos Hommes*  
Éditions du Seuil 19,95\$  
Ils ont été ses amis, ses compagnons de travail, ses patrons, ses amants; Denise Bombardier nous en dit plus long...

## SOLIDARITÉ FÉMININE

LE 9 FÉVRIER DERNIER, DANS LE CADRE DES CONFÉRENCES ORGANISÉES PAR L'IREF, MONA ABBONDANZA, PSYCHOLOGUE SOCIALE ET PROFESSEURE À L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES, NOUS A PRÉSENTÉ LES RÉSULTATS DE SES RECHERCHES MENÉES AUPRÈS DE 89 FEMMES CADRES QUÉBÉCOISES.

Les travaux de M<sup>me</sup> Abbondanza viennent miner le stéréotype de la mesquinerie et de la jalousie féminine puisqu'ils rapportent que 69 % des femmes interrogées disent agir dans le but d'améliorer le sort de leurs subordonnées. Enquêtes fort intéressantes donc, mais, de l'avis même de la chercheuse, il faudrait maintenant confronter ces données avec la version de ces dernières. M<sup>me</sup> Abbondanza a mené des recherches semblables en Inde et en Chine. Pour en savoir davantage : Mona Abbondanza. « Women in Management in Canada and in South and Southeast Asia: Self Reported Solidarity Behaviour » in Louise A. Heslop, dir., *The Ties that Bind. Proceedings of the Global Research Conference on Women and Management*, October 1992, Calgary, Canadian Consortium of Management Schools, 1994, pp. 385-95.

— S.L.

## ... ET LES INFIRMIÈRES

MAIS, SANS DOUTE, UNE DES PLUS BELLES EXPÉRIENCES DE SOLIDARITÉ FÉMININE A ÉTÉ VÉCUE EN 1989 PAR LES INFIRMIÈRES DU QUÉBEC ET DIANE LAVALLÉE, ALORS PRÉSIDENTE DE LA FÉDÉRATION DES INFIRMIERS ET INFIRMIÈRES DU QUÉBEC.

De passage à l'UQAM, le 23 février dernier, sur l'invitation de l'IREF, cette dernière nous a relaté, entre autres, les grands moments de ce conflit de travail duquel les infirmières sont sorties gagnantes en manifestant, et je cite : « une solidarité sans failles, alors que, souvent, elles étaient gagnées par la peur et reconnues pour n'être pas revendicatrices ». À l'époque, la loi 160 risquait de miner la solidarité des syndiquées car, par exemple, elle permettait à celles qui assuraient les services essentiels d'accumuler des bénéfices, comme l'ancienneté, et elle ordonnait, de plus, l'arrêt des prélèvements à la source des cotisations syndicales. Les infirmières ont alors contré les effets négatifs de cette loi en s'engageant par écrit à refuser toutes promotions qui découleraient de l'ancienneté obtenue suite au maintien des services essentiels. De plus, 90 % des cotisations syndicales ont quand même été versées, les infirmières s'acquittant de celles-ci directement à leur centrale. Comme quoi la solidarité constitue une dimension essentielle, voire inhérente, du pouvoir chez les femmes, comme chez les hommes d'ailleurs.

Aujourd'hui secrétaire générale associée au Secrétariat à la condition féminine, Diane Lavallée promet de travailler à redonner toute leur importance et plus d'efficacité aux mécanismes de consultation et de critique du gouvernement provincial en matière de condition féminine. À en juger par les réalisations passées de M<sup>me</sup> Lavallée, nous pouvons d'ores et déjà prévoir des résultats positifs en ce sens; du moins, pouvons-nous compter sur une vigie féministe à Québec!

— S.L.